



LA PHILOSOPHIE CLASSIQUE

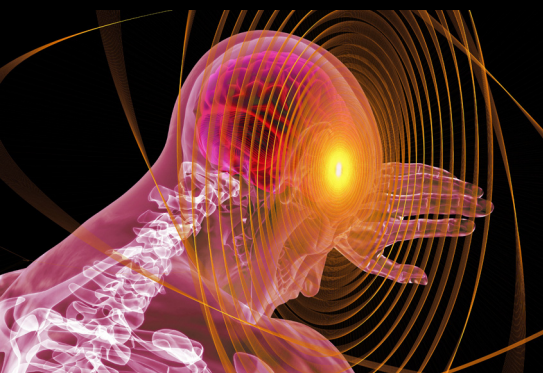
Qu'est-ce que la philosophie?

Quelles sont les grandes questions philosophiques?

Qui sont les plus célèbres philosophes dans l'Histoire?

Un classement critique des doctrines et des systèmes philosophiques.

Quel est l'avenir de la philosophie?



LE BEHAVIORISME RADICAL

La philosophie de l'analyse expérimentale du comportement



LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE

Complétée par trois annexes

Qu'est-ce que le temps?

Le naturel et l'artificiel

Concept et fonction

Jean-Pierre Bacon

Qu'est-ce que la philosophie?

LE DOSSIER COMPLET

φ

Essai

Fondation littéraire Fleur de Lys

Jean-Pierre Bacon

Qu'est-ce que la philosophie?

LE DOSSIER COMPLET

La philosophie classique

Le behaviorisme radical

La philosophie de l'histoire

Jean-Pierre Bacon

Qu'est-ce que la philosophie?

LE DOSSIER COMPLET

La philosophie classique

Qu'est-ce que la philosophie?

Quelles sont les grandes questions philosophiques?

Qui sont les plus célèbres philosophes dans l'Histoire?

Un classement critique des doctrines et des systèmes philosophiques.

Quel est l'avenir de la philosophie?

Le behaviorisme radical

La philosophie de l'analyse expérimentale du comportement

La philosophie de l'histoire

Complétée par trois annexes

Qu'est-ce que le temps?

Le naturel et l'artificiel

Concept et fonction

ESSAI

Fondation littéraire Fleur de Lys



Fondation littéraire Fleur de Lys

Qu'est-ce que la philosophie

Le dossier complet

Essai, Jean-Pierre Bacon,

Fondation littéraire Fleur de Lys,

Lévis, Québec, 2022, 92 pages.

Édité par la Fondation littéraire Fleur de Lys,
organisme sans but lucratif, éditeur libraire québécois en ligne sur Internet.

Adresse électronique : contact@manuscritdepot.com

Site Internet : <http://manuscritdepot.com/>

© Copyright 2022 JEAN-PIERRE BACON

Tous droits réservés. Toute reproduction de ce livre, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit, est interdite sans l'autorisation écrite de l'auteur. Tous droits de traduction et d'adaptation, en totalité ou en partie, réservés pour tous les pays. La reproduction d'un extrait quelconque de ce livre, par quelque moyen que ce soit, tant électronique que mécanique, et en particulier par photocopie et par microfilm, est interdite sans l'autorisation écrite de l'auteur.

ISBN 978-2-89612-621-7

Image (arrière plan) en couverture : [Garik Barseghyan](#) de [Pixabay](#)

Images en colonne :

ÉCOLE D'ATHÈNES : Image par [janeb13](#) de [Pixabay](#)

COMPORTEMENT – CERVEAU : Image par [Gerd Altmann](#) de [Pixabay](#)

LIVRES : Image par [StockSnap](#) de [Pixabay](#)

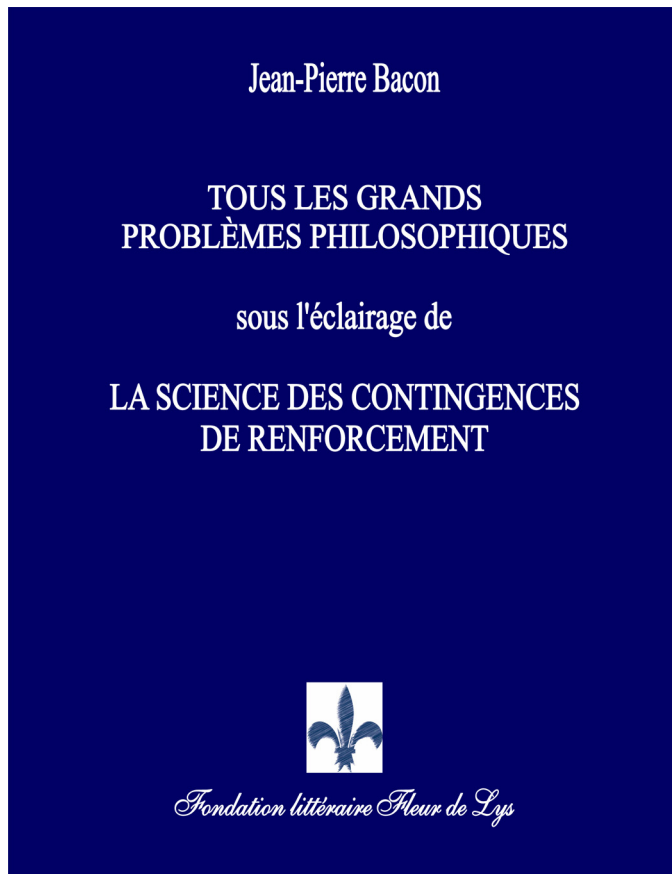
Dépôt légal – 1^{er} trimestre 2022

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Imprimé à la demande au Québec.

DU MÊME AUTEUR



Tous les grands problèmes philosophiques
sous l'éclairage de la science des contingences de renforcement
Le behaviorisme radical et les grands problèmes philosophiques

TOMES 1 - 2 - 3

Jean-Pierre Bacon

Essai, Fondation littéraire Fleur de Lys,

Lévis, Québec, 2017, 1484 pages.

ISBN 978-2-89612-530-2

Exemplaire numérique gratuit (les 3 tomes) :

<https://manuscritdepot.com/livres-gratuits/pdf-livres/n.jean-pierre-bacon.01.pdf>

Exemplaire papier (les 3 tomes): 149.95\$

<https://manuscritdepot.com/a.jean-pierre-bacon.1.htm>



Une philosophie scientifique et globale
pour aujourd'hui et pour l'avenir

Jean-Pierre Bacon

Essai, Fondation littéraire Fleur de Lys,
Lévis, Québec, 2020, 138 pages.

Format Lettre (8,5 X 11 pouces)

ISBN 978-2-89612-598-2

Exemplaire papier : 24.95\$

<https://www.manuscritdepot.com/a.jean-pierre-bacon.2.htm>

Exemplaire numérique gratuit (PDF)

<https://www.manuscritdepot.com/livres-gratuits/pdf-livres/n.jean-pierre-bacon.333.pdf>

SOMMAIRE

DU MÊME AUTEUR	5
SOMMAIRE.....	7
INTRODUCTION.....	9
La philosophie classique	11
(1) Qu'est-ce que la philosophie?	11
(2) Quelles sont les grandes questions philosophiques?	12
(3) Qui sont les plus célèbres philosophes dans l'Histoire?	15
(4) Quel est l'avenir de la philosophie?.....	17
Le behaviorisme radical	25
(1) Le behaviorisme radical et l'analyse expérimentale du comportement	25
(2) Le behaviorisme radical et les grandes propositions philosophiques dans l'Histoire.....	33
Conclusion	38
La philosophie de l'histoire	40
(1) L'Histoire.....	40
(2) L'histoire	45
(3) Autres conceptions.....	50
Conclusion	54
Qu'est-ce que le temps?	60
(1) Un propos à examiner	60
(2) Une toute nouvelle explication	62
Conclusion	67

Le naturel et l'artificiel.....	69
(1) Le profond et le superficiel.....	69
(2) Le normal et l'anormal	70
(3) La nature et la culture	71
(4) Le naturel et l'artificiel.....	72
Conclusion	74
Concept et fonction	76
(1) Qu'est-ce qu'un concept?.....	77
(2) Qu'est-ce qu'une fonction?	78
Grande conclusion	81
Bibliographie	83
Index	86

INTRODUCTION

Ce livre est principalement constitué de six articles que l'auteur a écrits avec l'objectif de les réunir un jour. Ces textes ont été améliorés, complétés, puis assemblés dans un ordre à peu près identique à celui de leur publication. Leur réunion forme un dossier complet, satisfaisant au titre de l'ouvrage. **Le premier chapitre** est au sujet de la philosophie classique : la nature de la philosophie, les plus grandes questions philosophiques, les plus célèbres philosophes dans l'Histoire, un classement critique de leurs propositions et un regard vers l'avenir. **Le second chapitre** traite du behaviorisme radical, qui est la philosophie de l'analyse expérimentale du comportement (appelée, également, « analyse opérante » et « science des contingences de renforcement ») : l'ouvrage entier est établi sous l'éclairage de cette part récente de la biologie. Il y est question de cette philosophie en lien direct avec l'analyse expérimentale du comportement, qui l'éclaire, et en rapport avec les grandes propositions philosophiques qui ont été faites par les penseurs. L'objet du **troisième chapitre** est l'histoire. Cette discipline est d'une importance fréquemment sous-estimée : elle est en relation avec, entre autres, les « enseignements » qu'elle peut apporter aux hommes pour favoriser non seulement leur bien-être, mais aussi leur survie. En sa première partie, *L'Histoire*, nous décrivons la nature des « faits historiques » et nous parlons des moteurs de l'Histoire. En sa seconde partie, *L'histoire*, nous proposons une définition de l'histoire et nous examinons les difficultés, véritables ou fictives, qui lui sont associées. En troisième partie, *Autres conceptions*, nous présentons des propos historiques qui sont relatifs à l'histoire et à son objet. En sa conclusion, nous soulignons les avantages du behaviorisme radical en rapport particulier avec ceux-ci. Ce survol critique

des propositions philosophiques antérieures est complété, en annexes, par l'examen de trois difficiles sujets connexes à l'histoire : le temps, ce qui distingue le naturel de l'artificiel, et ce qu'il en est du concept et de la « fonction ». La compréhension de la nature du temps est au cœur de toute la philosophie même et la distinction du naturel et de l'artificiel ainsi que la conception de ce qu'on appelle « une fonction » (en biologie, en psychologie expérimentale, en sociologie, etc., comme en sciences de la nature et en mathématiques, et donc, globalement, en philosophie) nous amènent, entre autres, à dissiper des brouillards téléologiques, encore présents de nos jours.

Ce livre est un complément au précédent de l'auteur : *Une philosophie scientifique et globale pour aujourd'hui et pour l'avenir*. L'un et l'autre forment une assez courte synthèse de son ouvrage principal : *Tous les grands problèmes philosophiques sous l'éclairage de la science des contingences de renforcement*, une histoire encyclopédique et critique de la pensée réfléchie de la lointaine Antiquité jusqu'à nos jours, 1484 p., publié en 3 tomes, en 2017, par la *Fondation littéraire Fleur de Lys*. Ces milliers de pages rendues publiques ces quatre dernières années sont d'une très grande densité en propositions nouvelles, formant un système, cohérent, qui couvre tous les sujets du vaste domaine de la philosophie. Ces propositions ont pour « ligne directrice » le recours à l'éclairage de la partie récente de la biologie qu'est l'analyse expérimentale du comportement afin de reconsidérer les grands problèmes philosophiques et pour faire un examen critique des propositions classiques.

Bref, le projet global est ambitieux : l'exercice, esquissé dans le livre, est de comprendre le monde pour éliminer les graves problèmes auxquels les hommes actuels sont « d'ores et déjà » exposés et afin d'établir un environnement où tous seront exposés au maximum de « récompenses » et au minimum de « punitions ». Noter que lire et relire un auteur permet d'arriver à penser comme lui et, dans l'éventualité, de le critiquer, justement.

Chapitre I

La philosophie classique

Dans ce chapitre, nous allons (1) proposer une définition de la philosophie, (2) approcher celle-ci par de grandes questions, (3) le faire par une nomenclature de ses plus célèbres penseurs et par un classement de leurs propositions, puis (4) envisager l'avenir.

(1)

Qu'est-ce que la philosophie?

Le mot « philosophe » vient du grec *philosophos* (*philos*, ami, et *sophia*, sagesse, issue de l'expérience), qui a mené à traduire « philosophie » par « amour de la sagesse ».

Mais ce qui est classiquement appelé « philosophie » est loin d'exemplifier cette traduction. En effet, les philosophes dans l'histoire ont proposé une multitude de choses non seulement différentes les unes des autres, mais très généralement incompatibles entre elles. Ils semblent souvent avoir exprimé tout bonnement ce qu'ils ont pensé, sans un adéquat éclairage scientifique, en n'essayant pas même, fréquemment, que leurs constructions puissent passer l'épreuve des faits ou, pire encore, en faisant fi de leurs « intuitions » les plus fortes, résultant des « expériences » de leur groupe ainsi que des leurs propres. Aussi, les idées des uns ont été traitées comme des mythes, par les autres.

La philosophie est beaucoup mieux définie en termes de l'ensemble des questions, des réflexions, des recherches, des interprétations... sur les objets, sur les propriétés physiques, sur les phénomènes, sur leurs causes, sur les valeurs... — bref sur l'Univers, sur les êtres vivants et sur les cultures — ainsi qu'en termes des activités comme la critique des méthodes, des faits, des concepts d'une science, d'un droit, d'un art, etc. Il n'y a pas trop de mal à dire que ce produit de la culture appartient à une étape préalable à l'établissement de la connaissance véritable (le savoir qui passe l'épreuve des faits), bien que des philosophes l'aient décrite, malheureusement, comme la science de la vérité, une science pure (théorique), la parfaite connaissance de toute chose dont l'homme peut savoir tant pour la conduite de sa vie que pour sa santé et pour l'invention dans les arts, un système de « connaissances » rationnelles à partir de concepts, le « savoir » rationnel fondamental, la science de soi, de notre étonnement, un savoir au-delà de la nature, etc. (voir : <https://la-philosophie.com/qu-est-ce-que-la-philosophie>, parmi bien d'autres documents).

Cela dit, de nombreux textes religieux et de légendes peuvent ainsi être considérés appartenir à l'histoire de la philosophie et il est vraisemblable de penser que les plus anciens hommes aient inventé la parole, les cultes, les mythes... et la philosophie.

(Voyez https://fr.wikipedia.org/wiki/Liste_des_mythologies pour un étendu répertoire de mythologies, https://fr.wikipedia.org/wiki/Liste_des_divinit%C3%A9s_mythologiques pour une liste de dieux et https://fr.wikipedia.org/wiki/Liste_des_religions pour celle de religions actuelles ou passées.)

(2)

Quelles sont les grandes questions philosophiques?

La compréhension de la nature de ce qu'on appelle « la philosophie » peut être précisée par une nomenclature des grandes questions dites « philosophiques ». Notons d'abord les trois suivantes, mentionnées classiquement : « D'où venons-nous? », « Qui sommes-nous? » et « Que devons-nous faire? ». Plus en détail, considérons les suivantes.

La philosophie

- 1- Qu'est-ce que la philosophie?
- 2- Les mythes et discours religieux appartiennent-ils à l'histoire de la philosophie?

L'Univers

- 3- Pourquoi y a-t-il de l'être plutôt que le non-être, qu'est-ce que le néant, etc.?
- 4- Quelle est la nature de l'Univers, que penser de son origine (lors du vraisemblable Big Bang) et de ce qu'il y avait avant?

L'objet et la conscience

- 5- Qu'est-ce qu'un objet, classiquement opposé à un sujet?
- 6- Que sont l'espace et le temps, la matière, l'énergie, une force, la puissance, etc.?
- 7- À un niveau plus élémentaire, que sont une perception, une sensation, une émotion, un besoin, etc.?
- 8- Que sont un individu, une personne, le moi, etc.?
- 9- Que sont l'expérience, l'apprentissage, l'habitude, l'éducation, un problème, etc.?
- 10- Que sont la discrimination, la conscience, l'attention, la pensée, une idée, un concept, le rêve, l'intuition, la connaissance, le jugement, la réflexion, la science?
- 11- Qu'est-ce que comprendre?
- 12- Que sont la mémoire, la motivation, l'intelligence, l'imagination, la création, etc.?

La « liberté » et le déterminisme

- 13- Pourquoi notre univers est-il ordonné, plutôt que chaotique?
- 14- Dieu joue-t-il aux dés, que sont le hasard et les lois de la nature?
- 15- Les hommes échappent-ils aux lois de l'Univers?
- 16- Que sont un acte « volontaire », une intention, un choix, un but, un projet..., la responsabilité?

- 17- Que sont le bon, le bien, le juste... la vertu, les valeurs, etc.?
- 18- Que penser des philosophies du droit et de l'État?

Le comportement verbal et d'autres caractéristiques humaines

- 19- Qu'est-ce que parler, que sont un signe, les mathématiques, la logique (formelle)?
- 20- Qu'est-ce que la signification d'un mot?
- 21- Qu'est-ce que la vérité?
- 22- La vérité est-elle relative, ou est-elle absolue?
- 23- Qu'est-ce qui distingue la vérité de la croyance?
- 24- Qu'est-ce que la foi?

La dépression et la survie

- 25- La question « Être ou ne pas être » exprime-t-elle le problème fondamental?
- 26- Qu'est-ce que la vie et quelle est sa vraisemblable origine — ou quelle théorie scientifique à son sujet satisfait, le mieux, au principe de parcimonie (simplicité)?
- 27- Que doit-on faire, individuellement et collectivement, en rapport avec la survie?

L'Histoire

- 28- Quelle est la nature de l'Histoire, qu'est-ce qu'un événement, etc.?
- 29- L'Histoire a-t-elle une « signification » ou, à tout le moins, un « sens »?
- 30- Quels sont les « moteurs » de l'Histoire, son histoire est-elle une science, et quel est le principal apport que celle-ci pourrait fournir à notre culture ou à une autre plus susceptible de relever le défi de notre bien-être et de notre survie collective?

Terminons en notant la question suivante, qui ne doit pas être sous-estimée pour exprimer une des grandes incompréhensions manifestées par le passage de la philosophie occidentale d'origine, basée sur la science, vers une métaphysique au sens péjoratif : comment expliquer les occasionnelles

discordances entre les observations d'un même objet? Pour tenter d'y répondre, des penseurs en ont appelé à d'hypothétiques images privées des objets (des images qui, soit dit en passant, devraient être appréhendées par de nouveaux sens, et des objets qu'il faudrait, *alors*, supposer hors de nous), et d'autres, à des manifestations publiques d'une chose en soi inaccessible. Mais pourquoi devrait-on faire appel à une chose hypothétique, voire inaccessible en soi, pour rendre compte d'un objet réel et bien accessible? Comment la matière d'un corps pourrait-elle être expliquée par une entité immatérielle, et sa forme par une chose incorporelle? Comment le fait d'être impénétrable serait-il causé par l'intangible? Bref, en quoi *l'esprit* (qui échapperait à la physique) serait-il d'un secours pour comprendre le matériel (qui ne lui échappe pas)?

Cette longue liste de questions peut aider à cerner la problématique relative à la philosophie et la nature de celle-ci. Une autre façon de comprendre ce qu'il en est d'elle consiste à faire une nomenclature des célèbres philosophes dans l'histoire et de leurs propositions de solution des grands problèmes exprimés par les questions posées ci-haut.

(3)

Qui sont les plus célèbres philosophes dans l'Histoire?

Les philosophes les plus mentionnés à ce titre sont [Socrate](#) et [Platon](#), [Aristote](#), [Descartes](#), [Spinoza](#), [Locke](#), [Kant](#), [Hegel](#), [Marx](#), [Husserl](#), [Nietzsche](#). À cette liste, on peut ajouter [Héraclite](#), [Démocrite](#), [Augustin](#), [Thomas d'Aquin](#), [Bacon](#), [Machiavel](#), [Hobbes](#), [Malebranche](#) ainsi que [Leibniz](#), [Berkeley](#), [Hume](#), [Rousseau](#), [Fichte](#), [Schelling](#), [Comte](#), [Schopenhauer](#), [Kierkegaard](#), [Freud](#), [Bergson](#), [Russell](#), [Heidegger](#), [Wittgenstein](#), [Sartre](#), parmi bien d'autres dont les [Jésus](#) et [Paul](#) de la tradition et les [penseurs orientaux](#) plutôt méconnus en Occident. (Pour un exposé exceptionnellement complet, voir *Histoire de la philosophie*, coll. Folio/Essais, éd. Gallimard, 4257 p. Pour la philosophie africaine, qui est pratiquement à faire, voyez ce texte :

La façon la moins litigieuse de lister ces penseurs est selon un ordre historique ou par périodes, comme l'Antiquité, le Moyen-Âge, la Renaissance et l'Époque moderne, avec ou non des sous-périodes, tels l'hellénisme, le siècle des Lumières et le romantisme.

Une autre façon de le faire, mais qui engendre des polémiques, est de prendre les propositions de ces philosophes et de les classer en grands groupes. Les trois suivants semblent intéressants : l'idéalisme (qui implique les penseurs qui dérivent la matière de l'esprit ou qui, carrément, nient son existence : spiritualistes et idéalistes proprement dits), le matérialisme (impliquant ceux pour qui la matière est *substance et fondement* de l'existence) et le panthéisme (qui implique les penseurs selon lesquels le premier principe est une substance, unique, dont toutes les choses ne sont que des modes d'existence, comme Dieu et la Nature, la matière et l'esprit), avec ces sous-groupes (à distinguer utilement de ces premiers par le fondement proposé de la connaissance d'abord, puis par celui du monde) : le rationalisme (impliquant ceux qui attribuent à une raison l'origine des connaissances), l'empirisme (qui implique les penseurs pour qui toute connaissance est l'affaire de sensations et d'associations dans un esprit qui est une « table rase ») et le scepticisme, impliquant ceux qui mettent entre parenthèses ces problèmes, et réduisent la réalité aux phénomènes. Les penseurs de ces sous-groupes sont dans les trois premiers.

(Pour une grande liste, voir :

universalis.fr/classification/philosophie/doctrines-et-ecoles-philosophiques/

et pour un article intéressant dans la même veine, voyez :

[espacefrancais.com/histoire-de-la-philosophie.\)](http://espacefrancais.com/histoire-de-la-philosophie.)

Bien des choses encore pourraient être mentionnées dans cette section, mais, en y privilégiant les avantages de la synthèse, nous nous en abstenons et poursuivons avec la dernière partie du chapitre, consistant à considérer l'avenir de la discipline en question.

(4)

Quel est l'avenir de la philosophie?

En bref, l'avenir de la philosophie n'est ni plus ni moins que l'établissement de la « connaissance » (celle-ci est l'affaire de comportements qui sont des classes, dites « opérants », dont les membres sont interreliés aux mêmes circonstances d'émission et mêmes renforcements, lesquels sont, eux, leurs conséquences qui augmentent la fréquence d'apparition de tels échantillons dans ces situations).

À l'origine de la pensée occidentale, dès Socrate, Platon et Aristote, la philosophie a été une réflexion plutôt scientifique sur l'Univers, sur les êtres vivants et sur les sociétés. Le nom *La métaphysique* donné par la postérité à ce qu'Aristote a écrit après les livres qu'il a réunis sous le nom *La physique* est devenu « malheureux ». L'Univers est l'objet de la physique, dans l'infime comme dans l'immensément grand, alors que les êtres vivants et les sociétés sont ceux de la biologie (anatomie et physiologie, « théorie de l'évolution », analyse expérimentale du comportement...). Or cette science-ci est relativement récente, en majeure partie. Conséquemment, la philosophie antérieure a, au mieux, été basée sur la physique. Bref, les objets de *La Métaphysique* d'Aristote ne furent pas analysés sous l'éclairage de la science appropriée ici, la biologie, d'où un glissement ultérieur de la réflexion scientifique, initiée originellement, vers une métaphysique au sens péjoratif : spiritualisme, théologie, idéalisme, matérialisme, dualisme ou panthéisme, rationalisme, empirisme et scepticisme mêmes. Heureusement, [Copernic](#) (en montrant que la Terre n'est pas le centre de l'Univers), [Darwin](#) (en suggérant, en toute apparence et en toute vraisemblance, que l'homme origine d'organismes antérieurs à lui), [Pavlov](#) et [Skinner](#) (en montrant que le comportement respectivement « réflexif » et « volontaire » de l'être humain même satisfait à des lois) ont réussi à opérer de grandes révolutions scientifiques.

Néanmoins, nul illustre penseur n'aborde présentement (d'une façon individuelle et, de surcroît, dans leur ensemble) la majorité des grands « problèmes » philosophiques exprimés par les questions notées ci-dessus — en raison, encore, de l'inefficacité avérée des techniques et des méthodes

de la « métaphysique » et du fait que les objets impliqués semblent échapper à la physique (autant sinon plus aujourd'hui qu'au temps d'Aristote : en effet, ses penseurs lorgnent, eux-mêmes et de plus en plus, vers la métaphysique au sens péjoratif, en raison de l'inaccessibilité de la « réalité » aux échelles qui les occupent).

Une idée qui sous-tend la possibilité nouvelle, actuelle, de considérer d'une façon objective et même scientifique l'ensemble de ces « problèmes », dans leur solution ou dans leur mise à l'écart, c'est qu'ils renvoient à des comportements (parfois verbaux uniquement) et que ceux-ci sont les objets principaux de la part récente de la biologie qu'est l'analyse expérimentale du comportement (appelée également « sciences des contingences de renforcement » et « analyse opérante »). Or contrairement par exemple aux psychologues de l'intelligence, qui sont partisans de l'introspection, et aux freudiens, soutenant l'existence d'un appareil psycho-social fait de traits, d'aptitudes et de facteurs dérivés de questions et de tests « mentaux », le scientifique de l'analyse expérimentale du comportement n'a pas à faire appel à la méthode hypothético-déductive (entourée d'une grande « aura » de mystère). Bien que complexe, son objet, le comportement, est découvert dans le milieu. Il n'est pas identifié en une situation unique, mais il l'est sans en appeler aux événements survenant dans le supposé esprit ou dans le système nerveux (réel ou conceptuel), éventuellement décrits en des termes différents, selon différentes dimensions. On peut dire que nul appel n'est à faire ici à la matière ni au prétendu esprit.

Un fait scientifique, observé chez l'humain même, c'est qu'un comportement dit « volontaire » est suivi de conséquences qui font augmenter la fréquence qu'il produise une telle conduite de la même forme dans de semblables circonstances ultérieures, vraisemblablement en modifiant son organisme. Un tel comportement est une classe définie par la caractéristique de ses seuls membres d'être en interrelations avec les mêmes circonstances d'émission et les mêmes conséquences qui le renforcent. Cela est montré des rats par exemple jusqu'aux hommes (voir plus loin). Certes, on peut parler d'eux en termes de la physique, du fait que les êtres qui les constituent ont une position indiscutable dans l'espace et dans le temps, et, aussi,

en termes de l'anatomie et de la physiologie, mais dans de présentes limites que l'analyse précédente permet de dépasser.

Il devient dès lors possible d'entrevoir une position philosophique complètement cohérente, en tous ses points de vue, non contradictoire, réaliste, rationnelle, vraie au sens de « la plus utile possible pour diriger des conduites appropriées », relativement simple et même satisfaisante pour considérer l'ensemble des grands problèmes irrésolus.

Il est vraisemblable que cette philosophie, scientifique et globale, soutiendra les propositions qui suivent, établies sous l'éclairage de l'ensemble des sciences modernes. (Voir : *Une philosophie scientifique et globale pour aujourd'hui et pour l'avenir*, Jean-Pierre BACON, Fondation littéraire Fleur de Lys, Lévis, 2^e éd., 2020, 138 p., gratuit en format numérique.)

- 1- L'Univers est la classe des objets astronomiques. Comme l'espèce humaine, l'Univers n'existe que par les éléments qui le constituent à un moment donné.
- 2- En toute apparence, l'Univers (l'univers astronomique) a une origine (voyez : https://fr.wikipedia.org/wiki/Big_Bang, parmi plusieurs articles). Et il est possible de penser cela de la classe même des objets physiques (occupant les physiciens).
- 3- L'être est premier : le mot « non-être » a pour facteur d'émission non pas un être (en tant qu'être, ou en tant qu'étendue, essence, forme, condition, etc.), mais le mot « être », dont il sert à écarter la suggestion que son « référent » soit ! Quand un néant est un fait (ce dernier terme suggère ici la vérité, le caractère approprié de la négation), ce qui n'existe pas n'est nulle part — non partout. La question « Pourquoi y a-t-il de l'être plutôt que le non-être ? » est « véritable » quand l'être en question est défini; sinon elle n'est qu'apparente.
- 4- Un actuel Univers chaotique, par opposition à ordonné, n'est pas une donnée de la science. Un niveau plus complexe s'établit sur une base, antérieure, qui est relativement plus simple. L'organisé persiste quand rien ne le désorganise. Il est illogique

de proposer une solution au « problème de l'improbabilité du complexe » en suggérant une « cause » plus complexe et improbable encore. Et il est peu crédible que les choses soient créées *pas à pas* par un ou des êtres « surnaturels », d'où la vraisemblance des mécanismes internes de formation.

- 5- Tout phénomène est constitué par ce qui existe au moment où il se produit. De présentes choses pouvaient exister avant, y avoir été modifiées, et d'autres permettent des prédictions, par des régularités. Les lois de la Nature dirigent les comportements non de la Nature, mais des hommes qui s'occupent d'elle. Par exemple, la loi universelle « $F=ma$ » ne désigne pas un être, physique ou incorporel, ni une chose comme sa main; c'est une définition, non linguistique, du concept qu'est la force, F , construit avant sa découverte, dans le monde. Aussi, aucune description n'est parfaite de ce qu'elle n'est pas ce qui est décrit.
- 6- Les divers objets physiques (à distinguer d'un ensemble de telles choses) n'ont en commun que d'occuper une position indiscutable dans l'espace et le temps.
- 7- Ce qui est vu, touché, etc. est où il semble être, à savoir dans l'environnement.
- 8- Une sensation visuelle, tactile ou autre est un objet abstrait (ou, autrement dit, une caractéristique du monde) : elle est constituée par un ou par plusieurs objets physiques et elle est le « référent d'un mot », dit « abstrait ». Il en est ainsi de tout concept, propriété physique, matière, énergie, force, puissance... Les occasionnelles discordances entre les observations d'un même objet sont l'affaire de réponses sensibles discordantes à celui-ci, non d'images privées, qui multiplieraient les « expériences » sans les expliquer, ni de représentations publiques d'une chose qui ne pourrait rendre compte du monde de la réalité. (Dans le monde, la réalité triomphe généralement, comme quand, avec la tête tournée vers le bas, on revoit dirigée vers le haut une flèche qui peut aussi continuer à paraître à l'opposé, ou lorsqu'on voit bleu un corps qu'on peut encore voir vert, — etc. dans tous les aspects relatifs à la vision et en rapport avec les autres sens, comme quand on identifie

enfin la voix du locuteur tout en pouvant lui répondre encore comme avant. D'une façon plus complexe, les expériences de [Ivo Kohler](#) impliquant des hommes portant, en continu et durant de longues périodes, des lentilles qui inversent la direction de l'arrivée de la lumière des objets à leurs yeux montrent que l'environnement peut non seulement éteindre les réponses non verbales inappropriées qui sont émises dans ces conditions, tout à fait inhabituelles, puis favoriser celles qui le sont, mais faire qu'après un certain temps, ces hommes voient alors même les objets comme ils le faisaient avant. Cela étant dit, songeons bien à ce qui suit. Ce qu'un daltonien devrait avoir pour répondre à un corps sous sa couleur, ce sont d'autres yeux, non pas d'hypothétiques nouvelles images mentales, ni, à plus fortes raisons, de nouveaux rapports à une chose en soi inaccessible qui se manifesterait à lui. Pour faire la même chose dans l'obscurité, un homme normal n'a besoin que d'un éclairage adéquat, pas même d'autres yeux. Pour observer la courbure d'une tige rectiligne dans l'eau, il faut de l'eau, à travers laquelle on la regarde. Voir un cube de Necker comme un parallélépipède carré vu du dessus, ou vu du dessous, ne nécessite que l'émission d'une réponse du répertoire ayant une probabilité de production tributaire du caractère adéquat de certaines actions. Les mots comme « invisible », « intangible », « inaudible », « inodore » et « insipide » ne sont pas appris en observant des objets qui n'auraient pas de propriétés physiques! Nous pouvons dire cela aussi pour des mots comme « absolu », « infini », « informe », « immatériel » (« spirituel ») — qui servent à écarter la suggestion de l'existence d'un fait, non à identifier une propriété qui serait importante pour l'émission de réponses non verbales, préalables à l'existence de la prétendue entité. En passant, notons que la métaphysique est une grande classe de doctrines caractérisées, pour au moins la plupart, par une mauvaise compréhension des négations, de l'antithèse, etc. : la philosophie du « non »!)

- 9- La partie de l'univers qui est sous la peau d'un organisme n'est pas d'une nature radicalement différente de celle qui est hors de lui; elle est uniquement beaucoup plus difficile d'accès, pour les membres de la communauté verbale.
- 10- Exercés par l'organisme qui les éprouve, les plaisirs, douleurs, émotions, etc. sont des entités abstraites, comme le sont nos sensations visuelle, tactile, etc.
- 11- Tous les phénomènes « mentaux » sont l'affaire de comportements des organismes impliqués ici, non de simples ou élémentaires réactions physiques.

- 12- Le comportement verbal même est à considérer comme il est, à savoir un comportement. Dans l'histoire collective, comme dans l'histoire personnelle, il est antérieur à l'existence des signes, mais postérieur aux actes non verbaux.
- 13- Plusieurs caractéristiques humaines sont tributaires du comportement verbal. Celui-ci est particulier : il est « défini » et « maintenu » par des conséquences médiatisées par autrui. [Ces conséquences y sont à distinguer des renforcements positifs sociaux utilisés pour les médiatiser. Aussi, il peut importer de différencier par exemple un « Merci ! » émis par un homme (un comportement verbal) et un stimulus de la même forme (un stimulus discriminatif verbal, qui « favorise » l'émission d'un acte) produit par un simulateur vocal. Notons qu'un renforcement peut avoir d'autres effets que celui en cause.] Il a une apparente autonomie par rapport aux circonstances de son émission, mais les problèmes des logiciens et des autres philosophes du « langage » ne peuvent être résolus qu'en distinguant, avant toute chose, les facteurs de son apprentissage par le locuteur de ceux responsables des réponses sous son contrôle dans le répertoire de l'auditeur, puis les expériences globales dont sont tributaires, à la fois, « l'intention » de l'un, le sens (« proche du but ») de la parole émise, distinct de la signification, et « la compréhension » de l'autre.
- 14- L'état d'un organisme au moment où il agit est, lui, le produit de son exposition antérieure au milieu, en tant que membre d'une espèce et en tant qu'individu.
- 15- De tout comportement « volontaire » émis on peut dire qu'il a été « libéré » par les objets présents dans le milieu (quand on veut attirer l'attention vers les conditions externes de sa production : en d'autres circonstances, l'individu en cause aurait peut-être agi différemment). On peut aussi dire, éventuellement, qu'un tel acte émis « résulte » de l'organisme tel qu'il est au moment où il agit (quand on veut mettre l'accent sur le fait qu'un autre aurait peut-être agi, là, autrement). On a ici l'expression de deux points de vue partiels du même fait.

- 16- Un homme se sent « libre » et se dit tel dans les conditions d'un acte renforcé positivement (un acte suivi de conséquences qui font augmenter sa fréquence d'émission dans de semblables circonstances). Tout comportement opérant peut bien être produit en l'absence de présentes contraintes ou coercitions, dans le milieu environnant, mais non de toute détermination préalable, et même un tel acte a des facteurs d'émission.
- 17- Un « but » est l'affaire de conséquences qui ont affecté un être, dans le passé.
- 18- Une « valeur » est l'affaire de conséquences d'un acte, non de ses « causes ». La survie de ce qui est au-delà de la vie d'un homme n'a pas une valeur pour lui. (La vie est le concept qui définit la classe des êtres vivants : elle est l'affaire de propriétés publiques qui manifestent des choses qui sont cachées ou moins apparentes, comme des constituants moléculaires, des structures internes et des phénomènes qui relèvent, pour les uns, de l'histoire universelle et, pour les autres, de la phylogénèse et aussi de l'ontogénèse des divers êtres vivants.) D'une façon qui est différée de leurs conséquences lointaines, une culture peut donner une valeur aux comportements qui vont dans le sens de sa survie et de celle de l'humanité. Une culture est à distinguer d'un État de droit, dont les problèmes, légendaires, sont liés au fait que les actes émis sous des lois sont renforcés négativement (c'est-à-dire accrus dans leur fréquence d'émission par la disparition ou par l'atténuation d'un stimulus aversif) et sans lien direct avec les vrais facteurs de l'émission.
- 19- Il y a trois niveaux de valeurs. Par exemple un politicien peut agir pour ses seuls intérêts, le faire pour les intérêts de ceux qui vont le réélire ou agir pour l'État.
- 20- L'Histoire est l'ensemble des « événements », principalement passés : ils sont constitués par des êtres, animés ou inanimés, et peuvent souvent être décrits objectivement, voire scientifiquement, en des termes universels ou singuliers. Elle a ces trois moteurs :

celui de la causalité physique, la sélection naturelle (qui semble être une simple effectivité) et le mécanisme du conditionnement opérant. Ce dernier est un produit de l'histoire évolutive, ce second de l'histoire universelle et les trois fonctionnent dans l'Univers, où, finement, il y a constamment des rencontres de chaînes indépendantes d'événements. L'histoire peut nous fournir un apport ultime, en montrant ce que le passé peut apporter pour une « sage » planification et gestion d'une culture ne portant pas, en elle, les conditions de sa disparition et de l'extinction de notre espèce (pour quatre principes établis sous l'éclairage scientifique, voyez l'ouvrage intitulé *Une philosophie scientifique et globale pour aujourd'hui et pour l'avenir* Op. cit. p. 92).

Les propositions précédentes ne sont pas des vérités absolues. Aucune ne doit être considérée comme un axiome, un principe, une définition, ni même un théorème (en particulier, une déduction ou une induction établie dans le cadre logique d'une reconstruction du savoir), en vue de reconstruire une quelconque connaissance dans un cadre logique. En passant, notons que nulle n'implique que nous fassions appel à des mots tels « absolu » (non relatif à quoi que ce soit dont lui-même quantitativement et dans le temps : coulant, fluide, etc.), « insécable », « parfait » (tout idéal est l'affaire de renforcements, non pas de propriétés sous lesquelles les actes renforcés sont émis), « spirituel » (« immatériel »), « transcendant », « infini » (relativement à une quantité, à une étendue spatiale ou temporelle, etc.), sinon dans un but pratique, pour écarter la suggestion de l'existence de l'accessibilité à une chose dans sa grandeur, dans sa limite, etc. Les propos ne sont pas, non plus, irréfutables. Tous sont susceptibles d'être écartés afin d'établir la position la plus possible cohérente (ici le mot se « réfère » à une caractéristique d'un ensemble d'expériences positives, établies et maintenues dans le milieu, dont découle le fait d'être compréhensible, descriptible, etc.), non contradictoire, réaliste, rationnelle, vraie, simple et satisfaisante, pour diriger des comportements appropriés dans le monde. Réalisons que, par-delà l'utilité de fournir une même façon de parler de notre monde dans ses divers aspects, l'objectif visé ici n'est ni plus ni moins que de le comprendre afin de l'améliorer à l'aide de la connaissance scientifique et des techniques qui en découlent, donnant raison à Francis Bacon, par rapport au célèbre René Descartes.

Chapitre II

Le behaviorisme radical

La philosophie de l'analyse expérimentale du comportement

Une formulation adéquate de l'interaction entre un organisme et son milieu doit [...] toujours spécifier trois choses : 1) les circonstances dans lesquelles la réponse survient, 2) la réponse elle-même, et 3) les conséquences *renforçantes. L'expression « contingences de renforcement » désigne l'ensemble des interrelations entre ces trois éléments. (B. F. Skinner. *L'analyse expérimentale du comportement*, traduit de l'anglais par A. M. et Marc Richelle, 2^e édition, Dessart & Mardaga, 1971, p. 23.)

Le behaviorisme strict ou radical est la philosophie de la science des contingences de renforcement, appelée aussi « analyse expérimentale du comportement » et « analyse opérante ». Dans ce chapitre, nous parlerons du behaviorisme radical (1) en lien avec la science dont il est la philosophie et (2) en rapport avec les autres propositions philosophiques dans l'Histoire.

(1)

Le behaviorisme radical et l'analyse expérimentale du comportement

1. L'objet de l'analyse expérimentale impliquée ici est le **comportement**.
2. Le comportement est toute réaction d'un individu, publique ou privée.

3. Classiquement, les comportements sont classés en innés et acquis. Techniquement, la classe des réponses qui sont montées dans l'histoire évolutive des organismes est appelée « le répondant » et celle des conduites acquises dans l'histoire personnelle, « l'opérant ».
4. Le comportement acquis (dit « volontaire », « intentionnel » ou autre) est l'objet spécifique de la science des contingences de renforcement.
5. Tout comportement émis a une forme, tridimensionnelle, appelée « topographie ». C'est sous cet aspect que tout organisme, incluant celui qui l'émet, lui répond d'abord, lorsqu'il est public. Quand il est privé, son existence est « inférée » de ses éventuelles manifestations publiques, auxquelles la communauté répond, sous leur topographie.
6. Une donnée scientifique est que l'environnement agit non seulement avant qu'un individu opère, mais aussi après. Cela est montré chez tous les organismes : des [rats](#) par exemple jusqu'aux [hommes](#). Un opérant est caractérisé par le fait que ses cas ont des conséquences qui font que la fréquence de l'émission de la conduite augmente dans de semblables circonstances ultérieures. Pour un behavioriste radical, c'est en transformant l'organisme qui agit que ces conséquences font augmenter la probabilité (induite de l'observation de la fréquence mentionnée) qu'il se comporte à nouveau ainsi, en de telles situations.
7. Le comportement opérant est un ensemble (appelé « classe ») qui est « défini » par la caractéristique de ses éléments (l'opérant émis, les individus en train d'agir ainsi), et d'eux seuls, d'être en relation avec des cas de la même classe de circonstances d'émission et avec des cas de la même classe de conséquences, celles qui renforcent la conduite. À l'origine d'un opérant dans un répertoire, il y a le renforcement d'un comportement *inconditionné* : les conséquences de celui-ci font que les stimuli qui le précèdent de près acquièrent le rôle de facteurs d'émission de l'opérant. Or il y a lieu ici de parler d'une nouvelle causalité : les variables (les dépendantes et les indépendantes) sont « historiques » : elles sont établies, au cours de la vie d'un organisme.

8. Techniquement, on appelle « **les contingences de renforcement** » l'ensemble des interrelations entre le comportement émis (le membre de la classe), la situation de son émission et les effets qui le renforcent.
9. On peut dire que la définition précédente apporte la conscience réfléchie de ce qu'on appelle communément « l'expérience positive ». (Les contingences punitives correspondent à la mauvaise expérience.)
10. L'exposition à *un* cas de contingences de renforcement suffit parfois pour qu'un organisme apprenne une conduite. Mais l'apprentissage de certaines réponses (telles que l'identification des objets abstraits) nécessitent toujours l'exposition à *un ensemble* de tels déterminants.
11. Un tel ensemble est à distinguer de *l'expérience globale* d'un individu. *Celle-ci* a trait à *l'émission* d'un opérant de son répertoire, produit au détriment des autres, dans ces situations. (Un répertoire est un ensemble construit en attente de son éventuelle découverte.) Un comportement résulte d'un organisme tel qu'il est au moment où il agit, son *état* étant le produit de son exposition antérieure au milieu environnant, en tant que membre d'une espèce et en tant qu'individu.
12. Un comportement opérant (une classe définie par des propriétés) est à distinguer de ce comportement émis, lequel est un cas de l'opérant.
13. Le **renforcement** (c'est-à-dire l'accroissement de la fréquence d'un comportement) peut être occasionné sous le mode positif ou sous le mode négatif. Communément dit, un renforcement sous le mode positif est une récompense, et un renforcement sous le mode négatif est la disparition ou l'atténuation d'une « chose aversive » qui est présente dans l'environnement. On distingue deux grandes catégories d'agents du renforcement positif : les agents primaires, dits « non conditionnés », comme la nourriture, et les agents secondaires, dits « conditionnés », comme l'argent. (Les stimuli aversifs sont regroupés, eux aussi, en deux grandes catégories : celle des primaires, comme les agressions corporelles, et celle des

secondaires, comme les blâmes. Noter que le nom « la punition » se réfère à une grande classe incluant deux types de processus : l'administration d'un agent du renforcement négatif et la suppression d'un agent du renforcement positif. Celle-ci occasionne l'extinction de la réponse dans le répertoire de l'organisme, alors que celle-là ne fait plutôt qu'engendrer la cessation temporaire de cette conduite, qui risque d'être produite à nouveau, en des circonstances non menaçantes, à savoir dans des situations où il ne semble pas que la punition sera octroyée un jour. La punition n'est donc pas le contraire du renforcement. Et nulle n'est positive. Aucune n'est un processus de conditionnement et elle engendre souvent des sous-produits nuisibles, comme l'anxiété, ressentis par un individu, qui, parfois, doit d'abord être [désensibilisé](#) pour apprendre.) Les [systèmes de renforcements](#) sont de types différents (une communauté verbale, un dispositif expérimental ou naturel, etc.) et produisent des réponses aux « forces » et aux fréquences différentes.

14. Les comportements qui ont des renforcements différents diffèrent. Par exemple, l'action d'allumer un luminaire qui est renforcée par les objets maintenant visibles doit être distinguée de celle de la même topographie dont le renforcement est l'éloignement d'un suspect : ces comportements se produisent dans des situations faciles à distinguer.
15. Une conséquence qui renforce un comportement est à différencier des autres effets qu'il peut certes occasionner chez un individu donné.
16. Les **circonstances de l'émission** d'un comportement opérant sont constituées, en primauté, par ce qu'on appelle techniquement son contrôle, à savoir le prééminent facteur préalable à l'émission de la conduite. Par exemple, un aliment contrôle sa vision, sa prise en main, sa mastication, son ingestion... Plusieurs corps constituent, dans l'éventualité, celui de leur regroupement « volontaire ». Un individu est le contrôle du comportement verbal appelé communément son « nom propre ». Une boule et une table de billard forment, éventuellement, le phénomène qui est le contrôle de la réponse verbale « la boule roule sur la table pendant ce temps ».

(Noter que les mots « sur » et « pendant » sont dits des « termes de relation » : ils n'ont pas eu l'occasion d'être produits isolément avant l'invention de l'alphabet et de l'écriture.) La description « tu donnes de l'argent » est le contrôle, à la fois, du descriptif « tu *as* donné de l'argent », de la négation « tu *ne* donnes *pas* de l'argent », de la prédiction « tu *donneras* de l'argent », de la modalité « *il faut que* tu donnes de l'argent », de l'ordre « donne de l'argent », etc. Un tel facteur d'une conduite « volontaire » n'a pas à être présent dans une circonstance d'émission, ni même à exister au moment où elle est émise : le terme déterminant en cause ici est *la situation d'émission* du comportement, et des facteurs préalables différents du contrôle peuvent la constituer.

17. Les circonstances d'émission d'un opérant peuvent comprendre des objets dont le rôle est d'accroître la force du facteur précédent, de le préciser, d'agir à sa place, etc. Cet élément est appelé, techniquement, un « stimulus discriminatif ». Ce peut être un éclairage adéquat, un moment du jour, une photo, un nom qui a un aspect bien différent de ce qu'il représente, etc. : ici, l'entité est « près » de celle décrite en 16.
18. Un stimulus discriminatif « près » de ce qu'est le renforcement peut, lui aussi, être présent dans une situation et « favoriser » la production d'un comportement. Ce peut être un individu au regard menaçant, qui ordonne quelque chose, ou un homme souriant, qui demande une information, par exemple : le premier est un stimulus discriminatif d'un renforcement sous le mode négatif, et le second, d'un tel facteur sous le mode positif. Le tonnerre est un stimulus qui « favorise » des réponses « opérantes » à un orage. Ces stimuli discriminatifs sont à distinguer de ceux qui sont considérés dans le paragraphe précédent. Ainsi, tout organisme apeuré, en tant que son état ressenti, est le contrôle de la réponse sensitive impliquée, et de l'identification du sentiment, mais il n'est pas celui d'une réaction médiatisée par la réponse sensitive, comme la fuite, la rigidité sur place ou la destruction d'une « menace » (toutes « définies » sous le mode du renforcement négatif, notons-le en

passant) : ici l'état ressenti en est discriminatif. (Tous les auteurs ne font pas ces nuances et certains mêmes appellent « contrôles » les facteurs postérieurs des opérants, appelés « renforcements ». D'une façon globale mais conforme au discours de plusieurs autres sciences, disons ici que la réponse est la variable dépendante et que ses conditions, celles postérieures comme les facteurs qui sont antérieurs, en sont les variables indépendantes.)

19. Une ou des propriétés peuvent être importantes pour la production d'une action. Par exemple, le rouge d'une pomme peut importer lors de sa cueillette, avant l'ingestion de l'aliment, etc. Aucune réponse non sociale ne leur est appropriée. (Une réponse non sociale est toujours émise sous au moins une étendue spatiale et une durée, les deux constituées par le stimulus auquel il est répondu.) C'est en produisant le nom (le comportement social verbal) de cette propriété ou de ce concept (ensemble de propriétés), en plus d'une occasion où sont discriminés un ou des corps qui le constituent, qu'un individu apprend à l'identifier, à en faire un objet (abstrait) : le « référent d'un mot ». Ainsi et à l'exclusion des autres, tout objet rouge constitue le contrôle du mot « rouge », une carie ressentie, le « référent » du mot « mal de dent », tout objet en fer, celui du mot « fer », plus d'un corps, celui du nom « l'ensemble de ces corps », une boule et une table, celui de l'événement associé à « la boule est sur la table ». Ces conditions *antérieures* à l'émission d'un comportement sont parfois appelées « propriétés primaires » et « propriétés secondaires ». Elles diffèrent des entités dites « propriétés tertiaires » ou, plus communément, « valeurs », comme le beau, le bon, le vrai, qui sont l'affaire des conditions *ultérieures*, à la réponse émise, que sont les renforcements.
20. Une réponse à un stimulus est à distinguer de sa généralisation à un autre objet, en raison de ce qu'ils ont certaines propriétés communes.
21. Un comportement est souvent médiatisé par une réponse sensitive comme la vision. Par exemple, on saisit un objet après l'avoir observé.

22. La fermeture d'un œil à l'arrivée d'un jet d'air est, elle, un « réflexe » (un répondant). Ce jet d'air est appelé un « stimulus inconditionnel » de ce réflexe. On peut « provoquer » cette réponse par un son que l'on produit en plus d'une occasion un peu avant le jet d'air. Ce son devient ce qu'on appelle un « stimulus conditionnel » du répondant. Le son appartenant au mot vocal « son » peut agir ainsi. Les rôles de ces stimuli ne sont pas celui d'un stimulus sonore qui « favorise » (sous sa topographie) la fermeture « volontaire » des paupières d'un individu ou qui est le facteur d'émission (contrôle) du mot (abstrait) « son » : dans ces deux derniers cas, le comportement en cause est un opérant.
23. Un comportement verbal est un comportement. C'est une conduite complexe. (Elle va servir ici à résumer ce qui précède et à établir d'autres nuances pour l'analyse, en vue du contrôle et de la prédiction.) Le comportement verbal est antérieur aux signes (stimuli discriminatifs verbaux) et postérieur au comportement non verbal, dans l'histoire personnelle d'un homme et dans celle de l'être humain.
24. On peut dire qu'un comportement verbal est un « élément de communication ». Cela permet, entre autres, qu'un locuteur puisse parler de choses qu'aucun homme actuel n'a pu, lui-même, observer.
25. Un locuteur peut répondre à une description qu'il a lui-même émise, et en être renforcé. Quand c'est un autre auditeur qui agit sous son contrôle, les trois termes des contingences de renforcement qui déterminent la description sont répartis entre le locuteur, qui décrit la situation sous le contrôle direct de celle-ci, et l'auditeur, qui répond à la description et en est renforcé. Des renforcements sociaux (positifs) « définissent » initialement cette parole, puis la « maintiennent », en médiatisant l'essentiel renforcement (sous le mode positif ou négatif) de la séquence. Ceux-là diffèrent d'un effet de « finalité » comme un compliment pour avoir ce savoir ou la disparition d'une punition à ne pas le donner. Ce qui renforce la demande d'une info, c'est celle-ci. Ce qui sélectionne celle-ci, c'est la conséquence de l'acte qu'elle contrôle.

26. Un ensemble d'expériences positives (contingences de renforcement) « responsables » de l'existence d'un comportement verbal dans le « répertoire » d'un émetteur différent de celles dont relève la réponse que lui donne un auditeur, pouvant être le locuteur. C'est l'union de ces deux ensembles de déterminants qui explicite « l'élément de communication », médiatisé par des renforcements sociaux. Ce grand ensemble est à distinguer de *l'expérience globale* de l'un ou de l'autre individu, laquelle rend compte de l'éventuelle *émission* de leurs réponses. L'une explique aussi, entre autres, « l'intention » (le « but », la « fin », le « projet », le dessein », etc.) du locuteur, et l'autre, « la compréhension » de l'auditeur et, même, « l'extension » de celle-ci qu'est l'ensemble de ses actions sous la parole. Certaines d'entre elles sont à lier à ce qu'on peut appeler « le sens » (proche de « but », de « direction », etc. — non de « signification », caractérisant l'ensemble des déterminants) que l'un et l'autre attribuent à la parole impliquée.
27. Une phrase qui « favorise » l'émission d'une réponse devient son facteur d'émission (appelé sa « règle ») après que cette réponse ait été renforcée. Une réponse dirigée par une règle est de la grande classe qui comprend à la fois la conduite de la même topographie qui est modelée directement par l'ensemble de ses contingences de renforcement et celles qui sont dites « mixtes » du fait qu'elles tiennent à la fois à un tel modelage direct par le milieu et à un tel contrôle (ce qui est le cas, par exemple, de la description « le frère de Paul est chauve » produite par un homme qui sait, par expérience, que l'individu décrit est chauve et, par information, qu'il est frère de Paul).
28. Une parole émise est constituée par un locuteur. Nous pouvons parler d'elle en termes de la physique (car c'est un individu), en termes de l'anatomie et de la physiologie (bien qu'on ne puisse pas encore le faire véritablement, en tant qu'opérant) et en termes de l'analyse opérante. L'acte émis, en tant qu'opérant (classe qui le comporte, ou, communément dit, le comportement en général),

n'est présentement décrit qu'en termes d'un ensemble de contingences de renforcement.

29. Un comportement verbal émis est à différencier entre autres du stimulus discriminatif verbal (un écrit sur papier, par exemple) qui lui appartient (comme le comportement de marcher est à distinguer des éventuelles traces laissées lors de sa production par celui qui marche).
30. Manipuler des stimuli discriminatifs verbaux sous leur forme (dans un cadre logique ou non) est une conduite du grand type appelé « le comportement verbal », mais ces termes, manipulés, ne sont jamais les comportements verbaux auxquels ils appartiennent. On opère cette manipulation en mathématiques, en poésie, lorsqu'on utilise la grammaire, quand on veut éviter l'effet d'un « terme » redondant, etc.

(Pour un texte de base :

<https://lapsychologie.weebly.com/conditionnement-opecuterant.html> .)

(2) Le behaviorisme radical et les grandes propositions philosophiques dans l'Histoire

1. Sous l'éclairage de l'analyse opérante — qui est une science à part entière — un behavioriste radical soutient une philosophie qui non seulement ne fait appel ni à la matière ni à l'esprit, mais permet d'écarter le [matérialisme](#) (qui implique les penseurs pour qui la matière est non pas un type d'objets abstraits, exercés par des corps, mais une « substance », un fondement possédant quelque chose d'éternel), l'[idéisme](#) (impliquant ceux qui dérivent tout de l'esprit ou qui nient carrément l'existence des corps : spiritualistes et idéalistes proprement dits) et le [panthéisme](#) (qui impliquent les penseurs pour qui le premier principe est une substance, une entité éternelle unique, dont toutes les choses ne sont que des modes d'existence, comme Dieu et Le Monde, l'Esprit et la Matière). En soutenant que l'âme est le comportement et que la vie est le concept qui définit la classe des êtres vivants, à savoir leur caractéristique de métaboliser, de croître... de se reproduire, il s'oppose

aussi à l'[animisme](#) et au [vitalisme](#). (Ces processus-ci, communément observés chez les animaux, manifestent des choses moins apparentes, comme des constituants moléculaires, des structures internes et des phénomènes relevant soit, directement, de l'histoire de l'univers astronomique, soit de l'histoire évolutive des organismes.) De plus, pour lui, les objets abstraits existent, en tant que les corps qui les constituent, — à l'encontre du [réalisme](#) platonicien, du [conceptualisme](#) aristotélien ainsi que du [nominalisme](#) occamien.

2. En termes de discordances entre des réponses plutôt qu'entre des manifestations d'une chose qui ne peut rendre compte du monde de la réalité, il écarte des systèmes tels que le [criticisme](#). Il discrédite des propositions comme : *a)* ce qui est appelée « l'expérience » n'est pas à la source des véritables connaissances, *b)* il est nécessaire de fonder les diverses connaissances sur des postulats d'une « [Raison](#) » qui serait innée, ou, du moins, sur des règles méthodologiques, permettant de se passer de la science, *c)* il faut se taire quand on est confronté à la frontière de ce qui peut être dit, et, *d)* on doit alors s'adonner à l'indescriptible « extase » qui apporte le changement inexplicable de l'ordre de la morale, lequel est opposé à l'ordre normatif de la science.
3. En termes de discordances occasionnelles entre des réponses plutôt qu'en des entités privées, ne livrant pas les « raisons » des expériences communes par exemple, il explique, entre autres, l'accord qui s'établit entre les observateurs, bien que ces personnes diffèrent et que leurs expériences privées soient inconnues d'autrui. De plus, il n'a pas, ainsi, à délaisser de données, importantes, permettant de comprendre les choses. Il n'est pas de ceux qui avancent, à l'opposé de « l'intuition », *a)* qu'il faille se tourner exclusivement vers les moyens d'observer les phénomènes, comme le proposent les partisans du [positivisme logique](#), de l'[opérationnalisme](#) ainsi que les supporters de leur équivalent en psychologie, *b)* qu'il soit possible d'ignorer ce qui est appelé « le phénomène mental » (dont les cas ne seraient que des épiphénomènes, au comble impossibles à observer objectivement), *c)* que la physique de la matière ne pourra arriver à

rendre compte de ces choses ou, même, *d*) qu'un robot qui se comporterait exactement comme un homme, répondant comme lui aux stimuli et changeant son comportement en fonction des mêmes opérations, passerait le test de pouvoir être considéré comme un être humain même s'il n'éprouvait aucune des sensations humaines, n'avait nulle pensée véritable, etc.!

4. Il explique adéquatement les phénomènes que sont les sensations, les émotions, les sentiments, les besoins, etc., et n'est donc pas confronté à l'idée d'introduire « l'esprit » dans le comportement impliqué, contrairement à ce qu'il en est dans, entre autres, les courants du [cognitivisme](#). (Certains de ceux-ci sont appelés « behavioristes » — de l'anglais *behavior*. Mais le comportement, bien loin d'y être l'objet principal de l'analyse, n'y est qu'un indicateur de ce qui ne va pas au niveau cognitif.) Il peut aider à comprendre aussi la démonstration freudienne de l'inconscient, la relation qu'il y a entre l'amplitude des stimuli en cause et les sensations, la psychophysique, la médecine psychosomatique, les processus intrapsychiques de la psychiatrie, etc.
5. Il dirige l'attention sur le lien entre l'individu et le milieu. L'étude scientifique des objets phénoménaux, abstraits, est tributaire d'elle. Il ne la détourne pas, entre autres, de la recherche des événements environnementaux antérieurs, contrairement au [rationalisme](#) et à l'[empirisme](#). Le rationalisme engage tous les penseurs qui attribuent l'origine du savoir à une raison, ou Raison, indémontrée. L'empirisme, lui, implique ceux pour qui toute connaissance est faite à partir de nos sensations et de leurs associations dans un esprit rase. En n'apportant pas la conscience réfléchie de la nature de l'expérience et, même, en dissociant celle-ci et le monde de la réalité, voire en incitant à spéculer sur la conscience comme forme de connaissance de soi, ce système a mené les penseurs à combler l'intervalle entre le présent d'un individu et les événements antérieurs de son histoire environnementale par de nuisibles processus internes *imaginaires* (appréhension des objets selon l'agréable et le désagréable, jugement sur le monde perçu, etc.).

6. Il est à l'opposé du [psychologisme](#) : ce nom renvoie à la psychologie cognitive ou à une pseudo-science, certes réductible ni à l'anatomie, ni à la physiologie, ni à la neuroscience, mais pour laquelle le monde est une représentation, les concepts sont dans l'esprit, il existe une autonomie à la fois de celui-ci, de la logique, du langage, des différents processus mentaux et, donc, des lois psychologiques souveraines, etc.!
7. L'introspection demeure pour lui une façon que le sujet possède de se connaître, mais comme elle est souvent trompeuse, il met à l'écart le [mentalisme](#) et évite un grand nombre des difficultés qu'il occasionne.
8. Il ne méprise pas non plus le futur, pour se consacrer au *hic et nunc* (ici et maintenant) comme le font les partisans de la [phénoménologie](#) et de l'[existentialisme](#). En découvrant que le milieu agit également *après* une réponse émise, il est capable de décrire *pourquoi* les êtres se comportent comme ils le font, non uniquement comment ils agissent, comme c'est le cas avec le [structuralisme](#) (par définition de son objet). (Bien sûr, la prédiction est possible dans le cadre de ce système-ci, mais elle est basée sur la narration — description narrative — de ce que les gens font souvent — à un certain âge ou à un moment donné dans l'histoire du groupe, par exemple. Elle n'est pas fondée sur une explication — description explicative — du comportement en termes des facteurs dont la manipulation permet la prédiction et le contrôle.)
9. Contrairement aux divers partisans du [scepticisme](#), il n'a pas non plus à mettre entre parenthèses la question classique qui est relative à l'existence des objets externes. En accord avec les apparences et avec la vraisemblance, il justifie plutôt d'affirmer que les organismes (dont lui-même), les corps inertes et plus généralement tous les objets qui possèdent une position indiscutable dans l'espace et le temps ont une existence indépendante de toute réponse que leur donne un être sensible ou pensant. Il y a tout avantage à penser ainsi. Conformément à ces apparences et à cette vraisemblance,

confirmée de la position la plus utile possible pour diriger des conduites appropriées dans le monde, un phénomène (tout comme une sensation — soit dit en passant) ni n'est une connaissance ni ne se réduit à ce qui est connu. Le phénomène est certes *objectif*, mais au sens de « relatif aux objets qui le constituent », et il est *subjectif* au sens de « relatif au sujet de la connaissance dont il est le contrôle ». La connaissance, elle, est subjective au sens trivial de « émise par un sujet » et elle peut être objective au sens de « dépourvue d'influences subjectives ». Pour sa part, le monde dont il est souvent question ici est constitué non pas de phénomènes davantage que de sensations, mais d'expériences, où les stimuli exercent les aspects qui le caractérisent (les phénomènes) et où la réalité vainc généralement les occasionnelles « apparences ».

10. Le behaviorisme radical propose la position la plus cohérente qui soit pour analyser tous les phénomènes, en question ici, et il le fait en tournant l'attention vers l'extérieur d'une façon radicale, stricte, sans concéder à la [métaphysique](#). Cette philosophie est globale du fait que le comportement est ce à quoi nous renvoient l'examen des mythes, des religions, de la théologie et même des diverses philosophies du « non », l'épistémologie, les philosophies des mathématiques et de la logique, des sciences pures, de la biologie et de la médecine, les sciences humaines et les sciences sociales, les discours au sujet des techniques et de l'intelligence artificielle, l'éthique, etc. Notre histoire, elle également, est l'affaire de comportements et la philosophie de l'histoire nous y renvoie. Le behaviorisme radical a son mot à dire dans le domaine de toute science, incluant la physique, car, entre autres, la connaissance scientifique est le comportement opérant d'hommes de science et leurs lois dirigent ceux des intéressés, non pas de la Nature. Aussi il permet de dissiper les [faux-problèmes](#), car ceux-ci sont l'affaire de suggestions fautives opérées par des stimuli discriminatifs verbaux.

Conclusion

Les propositions du behaviorisme radical, rappelons-le, ne sont pas des vérités absolues. Aucune ne doit être considérée comme un axiome, un principe, une définition, ni comme un théorème (une déduction ou une induction dans un cadre logique), en vue d'une reconstruction de la connaissance dans un carcan légal. Aussi, nulle n'implique même que nous fassions appel aux mots « absolu », « insécable », « parfait », « spirituel », ni, non plus, à « inaccessible en soi », « indicible », « transcendant », « infini » (relativement à une quantité, à une étendue spatiale ou temporelle, etc.) sinon dans un but pratique, pour dissiper la suggestion de l'existence de l'accessibilité à une chose dans sa grandeur, dans sa limite, etc. Les propos ne sont pas non plus irréfutables. Tous sont susceptibles d'être écartés afin d'établir la position qui soit la plus possible intelligible (compréhensible), cohérente (ici non contradictoire), réaliste, rationnelle, vraie, simple et satisfaisante, pour diriger des conduites appropriées. Cela étant dit, il demeure que le behaviorisme radical est la philosophie (théorie) d'une science — non pas une pure interprétation, objet de l'[herméneutique](#), ni une chose plus subjective encore. Par-delà l'utilité de fournir une même façon de parler de la réalité dans ses aspects, l'objectif visé ici n'est ni plus ni moins que de comprendre le monde afin de l'améliorer à l'aide de la connaissance scientifique et des techniques qui en découlent, en accord avec Francis Bacon, plutôt qu'avec René Descartes. La conception scientifique de l'homme implique les remises en question qui caractérisent le [nihilisme](#) : la critique de « valeurs » traditionnelles, incluant celles qui seraient l'affaire de « renforcements » dans un prétendu « au-delà de la vie ». Cependant, elle conduit à la considération de ce que « l'homme pourrait faire de l'être humain » en tirant en fait « profit », au maximum, de ses prédispositions génétiques et d'une saine planification et gestion d'une culture que tous ses membres trouveraient « bonne » car elle « favoriserait » leur survie et apporterait à chacun tout le « bien-être » possible à court et à long terme même, en faisant de sa survie même une « valeur », par l'intermédiaire de renforcements différés des conséquences de plus en plus éloignées de leurs comportements actuels. Noter que des penseurs appellent « le problème du bien » ce qu'ils associent à l'énoncé « Si Dieu n'existe pas, absolument

tout est permis! ». Mais les renforcements positifs et les renforcements négatifs sont fondamentalement issus de l'histoire évolutive et ils ont donc existé avant qu'on ne les appelle « le bon et le mauvais », « le bien et le mal », « la vertu et le péché », « le juste et l'injuste », « le légal et l'illégal », « le vrai et le faux », etc. et, en toute vraisemblance, avant qu'ils ne soient « ressentis ». (Noter que rien ici n'interdit d'ajouter l'hypothèse d'un être divin, mais que tout a un grand effet sur l'idée de la nécessité et de la suffisance du principe.)

Chapitre III

La philosophie de l'histoire

Dans une forme qui n'est pas la plus usuelle, disons d'abord que l'histoire a pour objet l'Histoire, comme il convient de dire que l'astronomie (ce nom, commun, commence par une minuscule) a pour objet l'Univers (ce nom, propre, commence par une majuscule). Mais l'histoire peut embrasser les conceptions de l'Histoire, comme l'astronomie les théories de l'Univers. Conséquemment, notons que l'histoire et sa philosophie sont dans l'Histoire.

Dans ce chapitre, nous proposons une philosophie de l'histoire qui est établie sous l'éclairage de la part récente de la biologie qu'est l'analyse expérimentale du comportement (appelée aussi « science des contingences de renforcement et « analyse opérante »). En première partie, *L'Histoire*, nous décrivons la nature des faits historiques et nous parlons des moteurs de l'Histoire. En seconde partie, *L'histoire*, nous proposons une définition de l'histoire et nous parlons des difficultés, véritables ou fictives, qui lui sont associées. En troisième partie, *Autres conceptions*, nous présentons des propos historiques relatifs à l'histoire et à son objet. En conclusion, nous exposons les avantages de la philosophie soutenue dans ce texte et nous faisons ressortir l'importance de l'histoire, qui est très souvent sous-estimée.

(1)

L'Histoire

L'Histoire est certes constituée de nombreux événements singuliers et évanescents. Heureusement, beaucoup d'autres, comme le retour régulier d'une comète et un comportement émis occasionnellement par un homme,

appartiennent à des classes définies par des propriétés et satisfont à des lois permettant la prédiction et le contrôle de similaires phénomènes ultérieurs.

On peut dire que l'Histoire est l'ensemble des événements, passés principalement. Il est possible d'en parler en termes universels. Mais du fait que nous pouvons considérer les phénomènes historiques en tant que les stimuli qui les constituent, sa description peut également se faire en termes particuliers, individuels, singuliers. Précisons que c'est en tant que stimuli que les événements auxquels personne ne répond ni n'a répondu appartiennent à l'Histoire. Mais celle-ci n'est en rien réductible à des objets physiques.

Fondamentalement, ce sont des êtres animés et des corps inanimés qui constituent les objets abstraits que sont les événements. Plusieurs sont de ces classes : la cause physique, l'effet physique, l'agent provocateur d'un « réflexe » (répondant), le stimulus conditionnel de celui-ci, le facteur d'émission d'un acte « volontaire » (contrôle d'un opérant), l'agent du renforcement positif (le stimulus qui définit un opérant, directement ou en renforçant une séquence dont il fait partie), l'agent du renforcement négatif (qui renforce un opérant lorsqu'il est détruit ou affaibli), le stimulus aversif, conditionné ou non (lequel éteint une réponse opérante — en entraînant, principalement sur le système nerveux autonome, des réactions ressenties comme de l'anxiété — et en faisant de la place pour des conduites qui étaient incompatibles, antérieurement), le stimulus discriminatif d'un agent du renforcement positif, celui d'un agent du renforcement négatif et le contrôle différé (ces trois derniers éléments « favorisant » l'émission d'un opérant). Les événements constitués fondamentalement par ces êtres animés et/ou objets inanimés sont, eux, des choses diverses : le phénomène physique, le processus physique, le répondant (conditionné ou inconditionné), l'opérant, le processus opérant, etc. Toutes ces classes sont définies en des termes scientifiques, et, pour les dernières, en ne faisant pas appel à la matière (ni à l'esprit). À cette liste, on pourrait ajouter « le phénomène évolutif », si on découvrait un mécanisme (peut-être comparable au conditionnement opérant mais effectif en un temps plus long) par lequel le milieu causerait le changement des descendants dans les propriétés qui définissent leur espèce. Est en marge d'elle la rencontre de chaînes indépendantes de phénomènes.

L'Histoire montre ces « mécanismes de complexification » : celui de la causalité physique, spontanée, dans tout l'espace et le temps apparemment, le mécanisme de la sélection naturelle, qui implique, en apparence du moins, une simple effectivité, agissant à l'échelle de l'histoire des espèces des êtres vivants, et celui du conditionnement opérant, impliquant un « effet » (une conséquence) qui définit la « cause » de l'émission de tout membre de la classe opérante, conditionnée dans l'histoire personnelle des organismes. Ce dernier « moteur » semble issu de l'Histoire évolutive, cet avant-dernier de l'Histoire universelle, et chacun des trois fonctionnent dans l'Univers, où se font constamment des rencontres de chaînes indépendantes d'événements.

Un penseur qui cherche à définir l'Histoire essaie de trouver ce qui caractérise les faits historiques. Or ce ne peut pas être une chose *inaccessible pour nous* (un ou des Êtres transcendants, l'Idée, l'Esprit, la Cause finale, L'Élan vital, la Spontanéité, la Volonté inconsciente, l'Autorégulation, le Temps, un Principe, une Force naturelle...), car *nous ne pourrions répondre sous cette caractéristique* et, pourtant, *nous identifions ces faits directement, sans grande conscience réfléchie*. Ce serait un peu mieux de décrire l'Histoire avec les mots « évolutions » et « régressions », mais l'objectivité de tels énoncés manquent ici. L'idée d'une nature économique (ou politique au sens de « la tenue des échanges, des affaires ») de l'Histoire humaine appartient, elle, à des doctrines (opinions, interprétations, etc.), opérant en périphérie.

Au sujet de celles-ci, notons ce qui suit. Le schéma S-R-C (Situation-Réponse-Conséquence) représente tous les processus à y considérer : ceux du troc, de l'esclavage, de la paysannerie, etc. Pour leur part, les formules classiques comme M-M (Marchandise-Marchandise) et comme M-A-M (Marchandise-Argent-Marchandise) occultent le comportement (l'échange, la vente, l'achat), sa situation d'émission et le renforcement. Avec le troc, une marchandise est donnée pour une autre, qui n'a généralement pas la même valeur pour l'individu qui la donne et pour celui qui la reçoit, et cela, peu importe qu'il ait fallu ou non le même « travail » pour la produire. Avec l'apparition du moyen-terme qu'est l'argent, il y a échange d'une chose pour un stimulus différé d'un renforcement ultérieur qui, il importe de le réaliser, peut être sous le mode positif (celui d'une « récompense » future,

comme une marchandise) **ou** sous le mode négatif (celui de la destruction ou de l'affaiblissement postérieurs d'un stimulus aversif). Dans le cadre d'une économie, il peut sembler que l'argent, posé en moyen-terme, concrétiserait l'idée ou même le principe que l'objet vendu et celui-ci acheté avec l'argent auraient la même « valeur ». Cependant, cet argent n'est que différé des renforcements dont toute « valeur » est l'affaire et l'acheteur peut donner au vendeur un montant supérieur à sa « valeur de production », s'il est assez important pour lui par exemple. Pour l'économie capitaliste, l'explication est plus complexe, mais elle répond, elle aussi, au schéma S-R-C : dans une situation, un homme, dit « capitaliste », demande le travail d'un autre, appelé « ouvrier », qu'il rémunère en vue de renforcements ultérieurs. Le comportement de l'ouvrier est renforcé par son salaire, qui agit en différé de conséquences futures qu'il obtiendra par celui-ci. Celui du capitaliste l'est par le travail de l'ouvrier, travail qui diffère la marchandise qu'il produit, laquelle est un renforcement différé de l'argent que rapportera sa vente, lui-même différant les conséquences ultérieures obtenues par cet argent. Le schéma A-M-A' peut y exprimer un véritable « paradoxe » : la marchandise achetée par le capitaliste (thèse) y apparaît avec une « valeur » supérieure lors de sa vente par celui-ci (antithèse). On considère sa résolution par l'idée (synthèse) que M représenterait une marchandise particulière : le travail de l'ouvrier. Or, ici, le schéma A-M-A' non seulement occulte les trois termes de l'interaction, mais réduit le comportement à un objet matériel (à savoir une marchandise). Il en va de même de la figure A-A', pour expliquer le prêt pour intérêts par exemple. Bref l'économie profiterait d'être une application de l'analyse opérante (qui explique aussi la conduite d'un homme qui est isolé).

Cela dit, comprenons qu'on ne peut pas plus caractériser l'Histoire en termes de successions, opposées à des répétitions, ne serait-ce qu'en raison de l'existence de phénomènes concomitants et du fait que les événements ne tiennent pas tous au hasard (ici à l'indépendance à tous les autres), en toute apparence et toute vraisemblance. Et notons que le mot « hasard » sert non pas à identifier un concept, à savoir un ensemble de propriétés sous lequel une classe est définie, mais à écarter la suggestion de l'existence d'une dépendance, comme celle de l'effet physique, écartée par l'expression

« aux contingences du renforcement ». Toutefois, un hasard peut être un « fait » : ce terme-ci indique qu'il est alors approprié d'écarter la suggestion, fautive. Soulignons la grande importance de différencier la classe des événements historiques, de laquelle il a été question précédemment, et un certain ensemble de tels phénomènes, bien déterminés, qui pourrait être circonscrit dans l'espace et le temps. Il faut distinguer aussi une classe d'événements de ces événements mêmes. Considérons ici cette proposition : un événement répétitif, comme la naissance d'un homme, est d'une autre nature qu'un événement comme la naissance de l'homme, qui se serait produite une seule fois dans l'Histoire, ou comme la naissance d'un individu illustre dans notre Histoire, lequel est unique parmi les humains et donc par sa naissance. Ce propos est en termes d'un même objet abstrait — qui existe, à répétition, par différents membres naissants de l'espèce humaine et, une seule fois, par le ou les premiers hommes engendrés ou par un individu donné. Et il ne faut pas, non plus, mettre au même niveau catégorique un objet, membre d'une classe, et la classe de ce spécimen, incluant quand elle ne comprend que lui.

Finalement, il faut noter que les difficultés examinées précédemment n'incitent pas, pour autant, à établir un système de règles en termes de prétendues conditions a priori ou à titre de principes méthodologiques. Il suffit ici de réaliser que les faits historiques (les multiples phénomènes : ceux aléatoires, physiques, évolutifs, comportementaux) n'ont probablement en commun que d'être des objets abstraits (événements, pouvant comprendre plus d'un stimulus, plus d'une propriété, etc., en relation), auxquels nous répondons verbalement. Le nom « l'Histoire » se réfère donc à une grande classe indéfinie. Nous pouvons certes répondre à des faits historiques en tant qu'objets abstraits, ou en tant que stimuli, mais la totalité des cas de ce tout (comme leur ensemble actuel, d'ailleurs) est un « objet construit » que personne ne s'attend à découvrir. Il en va un peu d'elle comme de l'ensemble des corps ayant existé depuis le Big Bang jusqu'à ce jour. Par comparaison, l'Univers est une classe définie par les (en raison des) propriétés communes aux objets astronomiques : ses cas sont de véritables ensembles de stimuli, accessibles en partie. Notons que toute durée même est constituée par des stimuli et que la « temporalité » n'est que l'aspect

temporel de ces éléments (pour une réflexion plutôt élaborée au sujet du temps, voyez l'annexe no 1).

(2)

L'histoire

L'histoire est la description (celle explicative ainsi que celle narrative) de l'Histoire et comprend aussi des récits construits en attente de faits qui les confirment. L'histoire humaine a pour objets spécifiques les phénomènes qui concernent les hommes (dans leurs histoires évolutive, personnelle et culturelle) et, plus particulièrement, les événements qui sont exercés par les nombreux êtres humains, parmi d'autres « objets ». Elle n'est ni un type de logique de l'Histoire, ni une sorte de physique de l'Univers, ni, non plus, un genre de biologie du Monde, bien qu'en ce cas, les notions du progrès et de la régression, chères à des penseurs de l'histoire, puissent être rapprochées du concept du renforcement et de l'idée de l'extinction de conduites émises. Au passage, prenons bien conscience que le processus de l'extinction et le mécanisme du conditionnement opérant permettent d'expliquer d'une façon satisfaisante les « évolutions » personnelles et culturelles — dues à la disparition « accidentelle » de renforcements, à l'affermissement d'actes inconditionnés ou émis anormalement, à des effets différés et planifiés, etc. (L'annexe no 2 amorce une importante réflexion afin de compléter ce point.)

Pour un behavioriste radical, tous les événements observés, incluant ceux qui sont singuliers, pourraient être connus objectivement, par le moyen de reproductions appropriées, et, pour un grand nombre d'entre eux, en étant identifiés en tant que cas de classes définies sous des propriétés, physiques, opérantes, etc., puis expliqués en raison de la connaissance de celles-ci ou de l'observation d'objets ayant de semblables propriétés, ou en étant d'une connaissance construite à partir de traces, d'indices (c'est-à-dire d'une « construction a posteriori » qui passe l'épreuve des faits accessibles).

Soulignons qu'une connaissance peut donc être objective sans être scientifique : la science est l'affaire de comportements dont l'objectivité est accrue par les tests, les preuves... et la méthode scientifique, minimisant les influences subjectives. Cela dit, rien ne permet de différencier les objets

des historiens et ceux des scientifiques comme le suggèrent des penseurs de l'histoire. Les documents historiques diffèrent très clairement des données scientifiques (résultats de mesures, d'observations, etc.), mais par leur degré d'objectivité (entre autres choses pertinentes ici), nullement par leur nature.

La méthodologie de l'histoire humaine, ainsi que de toutes les sciences sociales, est distincte de celle des sciences des objets matériels. Il s'agit de décrire les comportements impliqués (ce qui se fait mieux « en laboratoire », où les facteurs sont plus faciles à « découvrir » et à « contrôler »), pour bien décrire le passé accessible et en tirer d'importantes « leçons de vie », pour comprendre comment, optimalement, enseigner les réponses « adéquates » ainsi qu'éteindre (à distinguer de punir) certaines autres, incompatibles, dans le répertoire des individus, et afin d'aménager, actuellement et dans l'avenir, l'environnement social pour qu'il y « libère » les comportements qui sont appropriés, et de là renforcés. Donc, au niveau méthodologique, on n'y raisonne pas déductivement à partir d'hypothèses, qui, en ce cas-ci, sont les propositions fondamentales de la « connaissance », ni ne procède par des inductions reconstruites, dans un cadre logique, et soumises, par la suite, à l'épreuve des faits (quelquefois, uniquement analogues). Au passage, notons que cette dernière méthode diffère en fait de l'induction (préalable) qu'est la « construction de règles » afin de diriger, « sans trop d'exceptions », des comportements appropriés à un ensemble d'expériences positives. Disons que nul besoin n'est, non plus, d'en appeler à des objets « imaginaires », comme ceux de la psychologie cognitive. À aucune des étapes, il n'y a une distance de nature trop grande entre les hypothèses de travail et les faits qui les sélectionnent. Les « modèles » ne sont pas utiles ici. Les termes des déterminants des conduites (les cas de celles-ci, les circonstances de leur émission et les renforcements) sont en fait découverts directement, dans le milieu environnant. Ici c'est l'objectivité des réponses (accrue par les tests de validité, la démarche scientifique, etc.) qui distinguent les sciences des non-sciences — non le réfutationisme d'une théorie. L'épistémologie est la plus cohérente qui soit : les opérants sont expliqués, et on peut contrôler ou prédire leur émission, avec, en surplus, la vraisemblable explication de faits déjà observés. Aucune question n'est liée à l'idée d'un réductionnisme. Les

discussions idéologiques, celles des conceptions de la culture et de l'homme escomptés, ne concernent pas les fondements, mais l'étape ultime (ici en privilégiant « sagement » une planification et une gestion sous un éclairage scientifique, — plutôt que le hasard ou l'intervention d'hommes mal dirigés).

Profitions de cette occasion pour parler d'un « emploi verbal » qui est discuté en histoire même, et âprement dans plusieurs domaines connexes, comme l'anthropologie. Pour certains penseurs une « fonction » est une métaphysique « cause finale », pour d'autres une activité, pour certains autres un préalable facteur, ou aspect (structurel ou non), ou fait (tel « un manque ou un besoin »). D'abord, disons que ce dont on parle parfois en ce terme relationnel est *l'affaire* d'un fait postérieur à un premier organisme, qui, s'il survit en raison d'un avantage adaptatif, a au moins la possibilité de le transmettre. Ensuite, notons que, dans le domaine du behavioriste radical entre autres, une analyse fonctionnelle est un processus de décomposition d'un système en variables dépendantes et indépendantes. Par ce processus, on découvre, par exemple, que tel stimulus inconditionnel, comme de la nourriture observée, *provoque un* répondant, comme le « réflexe » de saliver, ou que, dans une situation spécifique, *un* comportement opérant, bien *déterminé*, voit sa fréquence d'émission augmenter lorsqu'il *est suivi d'une* certaine *conséquence sélective*, bien définie (autrement dit ici, qu'à tel ensemble d'interrelations entre une réponse émise, ses circonstances d'émission et sa conséquence qui la « renforce » *correspond un et un seul* opérant). De là il n'y a pas de mal à dire, par exemple, que chacune des fonctions du foie est *l'affaire* d'un l'effet d'une activité « innée » (un répondant), dans le système global qu'est l'organisme, et que celle d'un organe institutionnel, ou d'une réponse opérante dans le répertoire d'un membre d'une culture, ou de cet être lui-même, est *celle de* la conséquence (distincte d'une caractéristique préalable, incluant quand celle-ci dépend d'elle) qui définit ce « système agissant ». Le foie, notamment, n'est pas un objet isolé (une chose ayant une position indiscutable dans l'espace et le temps), contrairement à un organisme. Cet organe n'est pas comme une pièce d'une automobile : il ne sera jamais un corps si on n'en fait pas l'ablation du système. Néanmoins, il est un objet bien défini (*non*

pas par le tout qui le constitue, mais, plutôt, par le renforcement d'un « ensemble d'expériences positives » qui en font le « référent » d'un mot, lequel n'est pas d'abord un terme qui est « défini » par une loi, voire par un plan global, antérieur). Ici on ne répond pas à un corps, ni à sa classe, mais plutôt à un objet abstrait qu'on peut appeler « partie d'un individu ». On le fait toujours, verbalement, en des termes de relations, ici fonctionnelles, avec le reste du système. De là, il n'y a pas de mal à poser que le concept qui est en question est l'ensemble des propriétés physiques et de celles biologiques communes à tous ses cas, et à eux seuls. Conséquemment, la synthèse et la sécrétion de la bile sont des propriétés biologiques appartenant au concept en cause. Or celles-ci ont pour effet de participer à la digestion des aliments (ainsi qu'à l'assimilation et à la survie de l'organisme, soumis à la sélection naturelle) et cet effet est ce dont *dépend* en partie le contrôle impliqué ici. Le concept de l'organe institutionnel qu'est la voix d'un grand collègue est, pour sa part, constitué par entre autres la propriété de parler publiquement, et chacune de ses fonctions (comme réunir parfois des gens), *tient*, elle, à un effet de ses informations transmises. Par comparaison, le concept qui définit la classe des chaises est fait des propriétés physiques communes à tous ces objets, et à eux seuls, et de la caractéristique d'un « ensemble d'expériences positives » qu'est le contrôle qu'elles y exercent sur « l'usage » de s'asseoir, alors que la fonction de certaines chaises de réduire le va-et-vient *relève* du fait qu'est exercé un renforcement relatif à s'asseoir. Bref, nous répondons toujours non pas à une « fonction », mais à plus d'une chose en relation fonctionnelle, et, au mieux (dans ce propos même), ce dernier terme renvoie, d'une façon métonymique, à une « réponse verbale » qui est en des termes fonctionnels, lesquels n'ont pas été produits isolément avant l'invention de l'alphabet. Comme lorsque « A est plus petit que B » est vrai, rien dans le milieu n'est représenté par le terme de relation (tel « plus petit que ») : on a une réponse verbale d'une certaine forme qui agit en lieu et place du contrôle exercé (ici par A et B). Il en est ainsi quand on informe que telles chaises servent à réduire le va-et-vient. Parler de réduction de mouvement n'apporte pas plus. Nulle analyse formelle, même structurale, ne peut soutenir cette explication. (L'annexe no 3 est un ajout pour bien comprendre ce dont il est question ici.)

Terminons cette seconde section en considérant deux « discours » plutôt récents qui sont mis en rapport avec la philosophie de l'histoire. Pour certains penseurs, il y aurait une dichotomie entre la philosophie et l'histoire, c'est-à-dire entre l'amour de la sagesse (la thèse), qui n'aurait que faire de l'histoire, et l'histoire (l'antithèse), qui n'aurait que faire de l'amour de la sagesse. Ce qui dissiperait la prétendue difficulté (la synthèse) ci-dessus serait l'histoire de la philosophie de l'histoire, dite être l'histoire de l'amour de la sagesse historique, opposée à la philosophie de l'histoire de la philosophie, dite être l'amour historique de la sagesse philosophique. Pour d'autres penseurs, une division de ce genre serait présente entre l'histoire de la philosophie (la thèse), où l'attention, accordée à l'histoire, exclurait les problèmes philosophiques, et les problèmes philosophiques de l'histoire (l'antithèse), où l'attention, donnée aux problèmes philosophiques, exclurait l'histoire. Cette supposée dichotomie se retrouverait dans la pratique même de l'enseignement de la philosophie, faite selon la méthode historique (qui est l'examen global de l'histoire de la philosophie) ou selon la méthode problématique (qui est l'examen des problèmes philosophiques). En ce cas, ce qui dissiperait les difficultés (la synthèse) serait l'histoire des problèmes philosophiques, où l'attention serait donnée à la philosophie en impliquant non seulement son histoire, ses problèmes passés, et ses solutions bien sûr, mais aussi les nouvelles difficultés que l'Histoire inviterait à formuler. De la position du philosophe de l'analyse opérante (l'analyse expérimentale du comportement), tous les prétendus problèmes en question précédemment sont tributaires d'une mauvaise compréhension de la nature des disciplines en cause et d'une reconstruction disons « métaphysique » respectivement de la philosophie dans son histoire, de l'histoire dans sa philosophie, de la philosophie (spécifique) de l'histoire de la philosophie et de l'histoire (spécifique) de la philosophie de l'histoire. Les discours comme ceux examinés ici suggèrent souvent que l'on puisse répondre *vraiment* à une chose qui demeurerait inaccessible. Mais c'est à tort en fait, même quand on suggère le faire par une question. Au mieux peut-on proposer l'existence d'une chose qui exercerait un concept (ensemble de propriétés) imaginé, lui aussi. Cela dit, un mot défini par un ensemble d'expériences peut passer dans notre répertoire sous des règles partiellement erronées. Sont en de tels mots des questions, dites « éternelles », comme « L'âme pense-t-elle toujours? »,

« Lui faut-il des images rétinienne pour voir? » et « Le fait que toutes les apparences, sensibles ou non, n'existent pas en soi n'implique-t-il pas l'être d'une chose en soi dont elles sont les apparences? ». Enfin, une chose est de construire un concept en attente de sa découverte et une tout autre est de reconstruire un comportement qui est « défini », antérieurement, par un ensemble de déterminants. L'histoire de la philosophie est la description de ce qui sert à établir la connaissance qui dissipe les problèmes philosophiques, lesquels sont dans le monde, établi, lui, dans l'environnement, au cours de notre Histoire. Or *la philosophie* fait cela de diverses façons (en interprétant beaucoup de faits familiers à la lumière de la science et en critiquant des méthodes, des faits et des concepts, par exemple), non seulement en allant plus loin que la science *par des hypothèses*, que la connaissance remplacera.

(3)

Autres conceptions

Par comparaison, considérez les propos suivants, au sujet de l'histoire :

(pour une autre liste, voyez : https://fr.wikipedia.org/wiki/Philosophie_de_l%27histoire).

- A) L'histoire universelle se déroule selon le plan divin et l'histoire humaine est son déroulement temporel, débutant avec la perte de l'éternité, par nos deux premiers parents, et se terminant avec la « fin des temps », quand l'Homme recouvre sa bienheureuse vie éternelle.
- B) L'histoire est dans la nature, mais la nature ne peut être *considérée hors de l'histoire*. Or un point de vue transcendant est nécessaire. En effet, il y a des événements qui relèvent de Dieu car ils ne résultent ni de lois universelles, ni d'actes libres, ni de hasards (n'expliquant rien).
- C) Les idées du bien et du mal, qui sont aux limites éternelles de l'éthique ou à tout le moins de la morale, constituent « l'essence » de l'histoire. Le mal est un instrument divin de création historique, comme le bien. C'est la communion avec le Dieu unique et véritable,

approchée par les relations primitives, qui non seulement donne la solution au problème de la signification de l'histoire, mais, également, permet de surmonter la discorde et inspire l'idéal efficace et décisif de conduite.

- D) C'est du point de vue éthique, plus qu'intellectuel et esthétique, que l'histoire humaine peut être synthétisée avec une vue d'ensemble qui, seule, permet d'étudier les détails, d'une manière assez satisfaisante.
- E) La signification de l'Histoire est liée aux valeurs ou à d'incontournables normes et étalons idéaux qui transcendent les différents phénomènes.
- F) Si la philosophie de l'histoire n'est pas « idéaliste », elle est naturaliste.
- G) Les hommes peuvent écrire leur Histoire sans référence aux religions. L'histoire est la philosophie, la sagesse, qui enseigne par les exemples. Elle est au centre du projet philosophique de la totalisation du savoir.
- H) La loyauté, l'amitié pour le prochain, le sacrifice de soi sont les éléments immuables de la nature de l'homme, et donc de son histoire. La vie en société implique une convention fondamentale, qui n'a peut-être jamais été énoncée auparavant : la mise de sa volonté propre sous celle générale, pour recevoir d'être une partie indivisible du tout.
- I) La souffrance éduque les humains sur le chemin de l'histoire humaine.
- J) La lutte pour la vie est l'état naturel des relations humaines et sociales.
- K) Le sens de l'histoire se définit par l'évolution des conflits au fil du temps. Les civilisations croissent et meurent selon un « cycle naturel ».
- L) Le fil directeur de l'histoire est l'inscription progressive de la raison dans les institutions, grâce à la transmission du savoir d'une génération à l'autre. Son moteur repose sur l'insociable sociabilité humaine, à savoir le choc entre notre sociabilité et notre insociabilité.
- M) L'histoire est le processus par lequel l'esprit se découvre. Le rôle du philosophe est de faire émerger, dans la réalité, une structure qui soit l'incarnation de l'idée absolue, à savoir l'État-providence, la forme suprême de l'existence, le produit final de l'humanité, la réalité de la

- liberté concrète, le rationnel en soi et pour soi, le résultat divinisé qui garantit à la fois la cohésion sociale et l'intérêt général. L'histoire est une marche, un vaste processus spirituel qui engendre la raison faisant passer dans l'immanence ce qui était transféré dans la transcendance.
- N) La philosophie de l'histoire consiste à montrer les relations que les faits, objets, phénomènes, événements des divers types ont entre eux. Le moteur de l'histoire humaine est la rationalisation de la vie sociale.
- O) Dès les origines de la civilisation, l'histoire suit un mouvement linéaire qui est façonné non par l'impulsion du mouvement des « idées », mais par l'évolution des systèmes économiques. Les hommes peuvent et doivent établir, eux-mêmes, le cours de leur histoire par une pratique politique réfléchie faisant que le prolétariat s'approprie les moyens de production, puis modifie les institutions afin de légitimer la révolution.
- P) L'histoire n'est pas un progrès linéaire et rationnel, mais un ensemble d'évolutions dispersées et spécifiques à un grand nombre de peuples.
- Q) Les hommes doivent s'adapter à « l'industrialisation ». Le cours de l'histoire est déterminé, presque en entier, par l'évolution technique. Savoir plus, pour pouvoir plus, pour être plus! L'homme devrait utiliser toutes les techniques possibles non seulement pour pallier les déficiences naturelles (rôle dévolu à la médecine), mais aussi pour transformer sa condition, pour doter les hommes de qualités dont la nature ne les a pas pourvus, pour « designer » son évolution, voire pour confier à des algorithmes le soin de penser l'histoire et la diriger.
- R) L'Histoire n'est qu'un angle, un point de vue, sur la réalité universelle.
- S) Le réel ne prend appui sur rien. Une signification peut être attribuée à un événement du seul fait que les deux se produisent simultanément, sans quelque relation causale. L'histoire est donc absurde. L'existence se trouve reléguée dans le hasard, ou du moins dans notre inconscient.

- T) Les hommes tirent peu de profit de l'histoire : c'est la leçon principale qu'elle nous enseigne. Les événements historiques ne sont que des « ponts » entre, d'une part, des actes volontaires et des impulsions, et, d'autre part, des réactions et des événements qui les provoquent.
- U) Le domaine propre à l'historien est celui de la psychologie, de l'ethnologie, de l'anthropologie, de la sociologie, etc. en coordination!
- V) Les faits historiques sont des phénomènes et c'est la phénoménologie qui peut dissiper le dilemme entre l'immanence et la transcendance. Elle met « entre parenthèses » la question de l'existence d'une chose transcendante ou d'entités immanentes, pour privilégier le *hic et nunc*.
- W) C'est par nous que l'être brut accède à l'existence et à l'histoire : nous devons opter sans cesse pour notre signification même, car chez l'être humain seul, l'existence précède l'essence et, donc, tout phénomène.
- X) L'instant n'est à proprement parler « historique » que s'il est pensé en rapport avec l'avenir, à savoir celui d'une tâche à accomplir, et avec le passé, qui la lui assigne. Les possibilités historiques du présent ne sont découvertes que par ceux qui saisissent cette correspondance des temps, nullement par celui qui se cantonne dans l'ici et le maintenant.
- Y) Toute pensée n'a une valeur que dans un contexte historique. Aucune ne peut appréhender un quelconque prétendu aspect absolu de l'histoire. L'historicisme repose sur la croyance en le « progrès » des sciences, qui assignerait la direction à suivre. Mais il n'existe aucun critère indiscuté à partir duquel on puisse juger les actions humaines.
- Z) La catastrophe de notre histoire est désormais inévitable, du fait que la réalité patente, seule, peut rendre les personnes plus raisonnables.

Ces propos (écrits, eux, en conformité avec un usage assez courant des termes « histoire » et « Histoire ») diffèrent les uns des autres et plusieurs sont incompatibles entre eux. Nous invitons ici les lecteurs à les

reconsidérer de la position qui est éclairée par l'analyse expérimentale du comportement.

Conclusion

Relativement à l'Histoire, un prétendu « paradoxe » est exprimé ainsi : admettant que l'avenir n'existe pas, le passé explique-t-il le présent, qui en résulterait, ou le présent explique-t-il le passé, en en faisant une « raison »?

Mais tout phénomène est constitué par ce qui existe au moment où il se produit : trivialement parlant, il n'est pas fait de choses qui n'existent pas, incluant par celles qui n'existent plus! Évidemment, certains objets présents pouvaient exister auparavant, sous leur forme actuelle ou sous une autre, modifiée, et des phénomènes réguliers peuvent être annoncés, incluant sous des lois (qui dirigent les comportements non pas des choses, mais plutôt des hommes qui s'intéressent à elles). Apparemment et vraisemblablement, tout n'est pas prévisible, ne serait-ce que du fait que la connaissance (narrative ou explicative) est imparfaite : elle n'est pas ce qui est connu. Poser que les cas d'une classe d'événements sont prévisibles n'implique pas qu'un cas de cette classe qui se produit a été prévu, ni, même, déterminé (incluant dans les caractéristiques définissant sa classe) par un homme (ni, certes, par une Fatalité, par un Dieu, par un Principe, par des Lois, par un Droit naturel...). Et il n'y a pas lieu de considérer aller plus loin : le mot « prévisibilité » sert non pas à identifier une propriété, mais à influencer quelqu'un dans l'anticipation d'un phénomène et dans sa précise détermination. Du « déterminisme » de la métaphysique (ici un métalangage de la physique classique) on peut dire que c'est la « théorie de la nécessité des faits du présent, du passé et du futur », en comprenant bien qu'une théorie est une construction (parfois, constituée dans un cadre logique avec des relations *fonctionnelles* entre des variables dépendantes et des variables indépendantes), que le mot « fait », qui peut être censé décrire un référent d'une phrase, suggère ici sa vérité par opposition à l'erreur, que le mot « nécessité » sert non pas à identifier une propriété de ce « référent », mais à rassurer un auditeur quant à l'aspect approprié suggéré, et que les termes « passé », « présent » et « futur » renvoient ici à des formes qu'ont

des phrases, antérieures, pour des effets chez l'auditeur, comme l'émission de certaines réponses (avec la désinence du présent), l'arrêt de celles-ci au révolu (avec la désinence du passé) et leur émission dans les situations qui y sont décrites (avec la désinence du futur).

Comprenons que l'explication détaillée du comportement de l'être humain lui-même est dégagée du présent, par une analyse expérimentale de l'environnement auquel nous sommes exposés. Elle en donne tout, dont les conditions antérieures, confondues avec les causes de la physique, et celles postérieures, les renforcements, qui, en une partie de la métaphysique, sont « intuitionnés » avec les termes « causes finales », « fins », « dessein », « but », « projet », « intention » ... et avec le téléologique mot « fonction ». Les variables impliquées ici sont « historiques » — non « causales » (comme en physique). Certes, autre chose est d'expliquer pourquoi un homme a agi d'une façon plutôt que d'une autre, dans une situation donnée. À ce sujet, rappelons que tout comportement y résulte de l'organisme *tel qu'il est* au moment où il agit : *l'état* de l'être vivant qui est impliqué *est*, en toute apparence et en toute vraisemblance, *l'actuel* résultat de son antérieure exposition environnementale, en tant que membre d'une espèce et en tant qu'individu. Une telle connaissance serait évidemment intéressante, mais l'importance de ce dont il est question ici, à savoir l'histoire, est plutôt de découvrir les comportements alors émis, leurs circonstances d'émission ainsi que leurs conséquences et autres effets afin de nous aider à planifier et à gérer *une culture* — à distinguer d'un État — qui assurera le bien-être à ses membres et sa survie, à long terme même (ce qui est sous-estimée, au mieux). Dans toute l'étendue du possible, les comportements y seraient émis sous le contrôle direct de l'environnement, appris sous le mode du renforcement positif, donc sans l'intermédiaire de lois suivies pour éviter des « punitions » (au sens le plus large). Vraisemblablement, pour être optimale cette culture aurait avantage à se décliner en de multiples sous-ensembles...

Tout cela permet de dire que le discours sur l'homme même n'a pas à être inspiré par le rationalisme, qui attribue l'origine du savoir à la raison, voire à une Raison, ni par la construction de systèmes hypothético-déductifs, car l'explication du comportement peut être établie sans hypothèses suivies

de déductions tautologiques, soumises à l'épreuve des faits accessibles : les variables peuvent être observées et manipulées pour confirmer les effets. L'empirisme — qui est une position philosophique, nullement la science — atteste, lui, que la connaissance est l'affaire de sensations (plutôt que de réponses, émises sous des sensations ou sous des contrôles d'autres types), ce qui est problématique pour établir la connaissance du passé entre autres (laquelle est très généralement d'une nature verbale, non pas sensitive), il ne livre pas la nature des sensations ni celle des expériences, qui, y dit-on, se graveraient sur une *tabula rasa*, et il incite même à spéculer sur la conscience comme forme de connaissance de soi, menant les penseurs à combler l'intervalle entre le présent d'un individu et les événements antérieurs de son Histoire environnementale par d'inutiles et même nuisibles processus internes imaginaires, comme des jugements sur le monde observé (perçu ou ressenti). On peut dire une telle chose en termes des scepticismes : d'abord de ceux qui nient tout le mental (à la suite des images privées, qui empêchent de comprendre « l'accord entre les observateurs »), puis de ceux-là pour lesquels, en réaction, il faut se limiter à la connaissance des « phénomènes » (bien que ceux-ci ne soient ni ce qui en rend compte, ni la connaissance de cela) et qui dénigrent le futur pour se cantonner dans le *hic et nunc*, avec la possibilité certes de dire *comment* on agit, mais non *pourquoi* on le fait. En passant, notons que « la conscience » n'est pas « la présence », à savoir l'existence ici et maintenant (avec le mot « existence » suggérant la vérité opposée à l'erreur d'une affirmation comme celle-ci : « l'objet est ici et maintenant ») : la conscience d'un corps est l'affaire de réponses dont le contrôle (une sensation ou non) est exercé par l'objet de cette conscience, bien qu'elles puissent être émises en son absence, sous d'autres conditions. Le structuralisme, lui aussi, néglige systématiquement ainsi des informations très utiles. Par exemple, sa « notion » de la performance, qui est l'affaire de renforcements de comportements émis, s'explique, aisément, en termes d'un ensemble de contingences de renforcement, donc sans faire appel à un objet construit (comme la compétence, un processus ou un savoir interne) dont on inférerait l'existence, par des procédés contestés, scientifiquement.

Aussi, la philosophie soutenue dans ce travail n'est pas atteinte par le criticisme qui est la « critique sceptique » relative en fait à la métaphysique *rationnelle*. Elle prétend être uniquement la position la plus cohérente qui soit pour expliquer le monde, dans les limites et les imperfections de toute connaissance de l'Univers, qui change, effectivement, d'une façon souvent contingente. Certes, la science n'est pas un corps cohérent et parfaitement organisé, les rationalistes ne peuvent démontrer, rationnellement, l'idéal rationaliste (à savoir que tout relève de la raison, voire d'une Raison) et les empiristes, prouver, empiriquement, le principe empiriste (que tout ici est un produit de l'empirie), mais il n'y a pas lieu, en fait et en droit même, de tenter de ramener toutes les « connaissances » à une unité. Il serait incorrect de suggérer la possibilité de confondre tous les éléments du fourre-tout impliqué ici, qui est sans uniformité en fait et en droit. Ce tout comporte les connaissances modelées directement par un « ensemble d'expériences positives » jusqu'à celles dirigées par des règles, en passant par les savoirs mixtes : en elles sont toutes les descriptions narratives, les explicatives et les mixtes, celles qui sont objectives, voire scientifiques, les subjectives, les différentes lois, en termes de variables « causales » ou de variables « historiques », *les déductions (les opérantes et les tautologiques) et aussi les inductions comportementales ainsi que les « inférences logiques » toutes une fois passées sous les faits*, les connaissances qui sont reconstruites dans un cadre logique, etc. Et il comprend aussi les vraisemblables descriptions de faits déjà observés, les constructions allant de celles qui sont cohérentes, jusqu'à ces autres qui sont utiles, simples et satisfaisantes, en passant par les énoncés réalistes, vraisemblables, voire rationnels aussi... Au comble, cette critique se considère tomber d'elle-même quand elle prend pour son propre « objet » un *raisonnement* comme : *le fait* que les sensations (perceptions, émotions, etc.), les propriétés physiques et autres objets abstraits ne sont que des apparences *implique ou suggère la nécessité de l'être de la chose en soi inaccessible qu'ils manifesteraient*. C'est l'individu qui agit, non son âme, quand il répond à des stimuli (même à des images rétiniennes, visuellement ou non). Son âme est son répertoire opérant, le *Je pense* n'en est qu'une sous-classe et son *Moi pur*, le *Moi en puissance*, n'est pas un acte, mais son répertoire répondant (phylogénétique), antérieur à la discrimination même. Et, surtout, c'est l'examen du monde — défini ici

comme étant l'ensemble des « expériences » des différents types — qui permet, dans l'éventualité, de systématiser et de coordonner nos connaissances, et ce sont les objets environnementaux — desquels il y a tout avantage à dire qu'ils existent indépendamment des réponses qu'on leur donne — qui sont la limite des concepts (incluant les raisons) véritables, dont il ne faut pas nier l'existence.

La boîte noire dont on entend parler malheureusement encore de nos jours lorsqu'il est question de l'analyse expérimentale du comportement et de sa philosophie est, elle, le domaine des scientifiques de l'anatomie et de la physiologie — non celui des supporters du cognitivisme, du mentalisme... et de la psychologie cognitive, qui place le « mental » au cœur de l'analyse, en supposant que l'on puisse « déduire », du comportement humain, des structures, des formes, des représentations, des processus mentaux, etc. Or pourquoi devrait-on transporter le comportement et l'environnement dans le mental? Les discours en termes de processus *imaginaires*, d'un système nerveux *conceptuel*, etc. pourraient-ils même être des explications? En bref ne vaut-il pas mieux tenter de rendre compte des choses en termes objectifs de l'équipement génétique (objet des scientifiques de l'anatomie et de la physiologie) et de « l'expérience positive » (objet des scientifiques des contingences de renforcement, qui peuvent diriger les précédents vers ce qu'ils doivent chercher et vers lieu où le trouver dans le système nerveux)? Et d'ailleurs nous n'avons nul besoin d'en appeler à une neuro-histoire, à une neuro-économie, etc. L'analyse expérimentale du comportement est une science à part entière. Elle rend compte de l'interaction entre un organisme et son environnement, que celui-ci soit physique ou autre. Un sociologue, par exemple, a tout avantage à expliquer les choses qui sont en son domaine de spécialisation sous l'éclairage de cette connaissance. Il est vrai que les gouvernements, les institutions, la famille, les individus sociaux... font largement appel aux lois, aux incitations, aux recommandations, etc., mais le mécanisme de leur action est décrit en termes d'opérants. Soulignons, en passant, qu'il n'apparaît nullement nécessaire d'en appeler à un nouveau mode d'apprentissage des conduites pour ce faire : en toute apparence et en toute vraisemblance, l'apprentissage sous un « modèle » même n'est qu'un processus faisant appel à un stimulus discriminatif, dont le rôle, qui est celui de « favoriser »

l'émission d'un comportement, est, lui aussi, bien expliqué par cette analyse. Au pire faudrait-il ici parler d'une prédisposition innée des membres d'une espèce à imiter les congénères, mais ce n'est en rien prouvé.

Terminons en notant que deux questions, liées au « dilemme » ci-haut, semblent permettre de classer les penseurs de l'histoire en quatre groupes : « L'Histoire a-t-elle une signification ou à tout le moins une raison, un sens dans la direction d'un renforcement? » et « L'Histoire s'explique-t-elle ou, du moins, est-il possible d'y rendre compte de suffisamment d'événements historiques, connus directement ou indirectement? ». Pour un philosophe de l'analyse expérimentale du comportement, l'Histoire montre des régularités qui permettent d'établir des lois pour contrôler et pour prédire de plus en plus de ses phénomènes d'une façon suffisante, et il est possible aussi d'y faire des descriptions diverses et des reconstitutions « a posteriori » qui sont « vraies » au sens particulier de « les plus utiles possibles pour diriger des comportements appropriés à de nombreux ensembles d'expériences ». Mais ses faits ne sont pas des paroles ni ne sont des objets appartenant à un verbe (comme des écrits), apparemment et vraisemblablement. Il est donc insensé d'y chercher ce dont nous parlons avec le mot « signification ». Et il ne semble pas réaliste d'envisager qu'ils soient établis pour une « fin », avec un sens dans la direction d'un renforcement (déterminé, comme en éducation, ou non comme dans la production d'une œuvre d'art), ni construits *pas à pas* par quelque chose de transcendant. Les mécanismes paraissent donc être dans l'Histoire, avec les hasards. De plus, il est important de comprendre que même la survie de l'humanité ne peut être un renforcement et, de là, une « valeur » pour nous. Si aucune culture ne relève le défi de notre survie, ce sera tant pis pour notre espèce, dont tous les membres disparaîtront en un temps extrêmement plus court assurément que les dinosaures par exemple.

L'histoire, dont l'importance culmine avec cette « sagesse », doit avoir sa philosophie établie sous un éclairage approprié : l'analyse expérimentale.

Annexe 1

Qu'est-ce que le temps?

Confronté à cette grande question, le célèbre penseur de l'Antiquité dénommé *saint* Augustin nous a laissé ce mot, imprégné d'un « platonisme théologique » qui influence toujours, subrepticement, certains philosophes de nos jours : *si personne ne me demande ce qu'est le temps, je sais ce qu'il est; et si on me le demande et que je veuille l'expliquer, je ne sais plus*. Le problème en cause ici tient non pas à son objet, qui serait exceptionnel, mais bien à la difficulté de dépasser la conscience élémentaire que nous en avons. Et c'est très généralement le cas avec les divers autres objets philosophiques.

Dans cette annexe, nous tenterons de comprendre ce qu'est le temps. Peu d'auteurs ont abordé ce sujet et nul ne l'a fait d'une façon totalement compréhensible. Ici nous réfléchirons sous l'éclairage de la part récente de la biologie qu'est l'analyse expérimentale du comportement (appelée aussi « science des contingences de renforcement » et « analyse opérante »). Dans la première partie, nous allons considérer un propos qui met en jeu les principales idées classiques au sujet du temps, et, dans la seconde partie, nous proposerons une toute nouvelle explication, la plus cohérente qui soit.

(1)

Un propos à examiner

Il n'y a pas de temps a priori, infini ou indéfini. Par exemple, le temps n'est pas une base inaccessible de toute intuition sensible. Les phénomènes sont premiers et le temps est second. Il commence avec ces premiers et

disparaît avec eux. Tout temps n'est pas, lui-même, un phénomène. Il en est une manifestation. C'est un sentiment universel, qui est occasionné par un phénomène, dans son déroulement passé et présent. Sans surprise, le futur ne nous apparaît nullement. Comme c'est une sorte de signal primaire, il n'y a pas de problème à ce qu'il s'applique à tous les êtres, animés ou inanimés.

Le temps n'est pas objectif. Seul est incontestablement tel ce qui est scientifiquement observable, à savoir ce qu'il est possible d'appréhender, à répétition, par les sens et par des appareils adéquats. Par ailleurs, nul objet n'est dans le même temps qu'un autre comme il n'y occupe le même espace. En fait la durée est propre à chaque phénomène : c'est le caractère commun à toutes ces manifestations, ressenties par les hommes. Le temps universel n'existe donc pas. Cet objet est une sorte de mesure du changement de toute chose, de la transformation d'un objet inanimé jusqu'au vieillissement d'un être animé. C'est un système détaché de la matière, un produit social, une convention qui sert à organiser la société, en unifiant les temps individuels des événements. Il est né de la confusion des phénomènes naturels publics que sont les rythmes biologiques, l'alternance des jours et des nuits, les cycles lunaires, les saisons, etc. et du phénomène universel qu'est leur manifestation privée. L'homme a objectivé un sentiment. En amalgamant un temps global, qui est social et culturel, et ce sentiment, qui est universel et naturel, il a créé un objet composite, artificiel, source de multiples difficultés.

Le temps n'est pas pour autant subjectif. Toute image subjective de la permanence n'a pas plus d'existence que celle-ci. Même un récit n'est pas d'un tiers-temps entre une dimension qui serait objective et une subjective. C'est un phénomène qui « matérialise une émotion ». Il procède d'un vécu individuel de conscience. Son support objectif est le médium, confondu avec un temps objectif, et le vécu impliqué est un phénomène, générant sa propre durée. Par ailleurs, tout temps subjectif, qui est un produit de la conscience, est détaché des phénomènes, comme le temps objectif, imaginé en parallèle.

Le temps n'est ni objectif ni subjectif : il est relatif. Il n'a pas une nature propre, du fait qu'il n'est qu'une sorte de mesure permettant de situer un phénomène dans un système relatif. C'est ce qu'enseigne la théorie de la relativité, dont il reste à tirer toutes les conséquences philosophiques. Un instrument de mesure a son temps propre, mais le temps, loin d'être un absolu, est, lui, relatif à un phénomène, à un mouvement, à un système. Ce temps, relatif, a certes un côté négatif, qui peut laisser penser qu'on résout un problème par du vide. Mais « inexistence » ne veut pas dire « néant *sans repère* ». Bien que le temps objectif n'existe pas, le phénomène est réel, et lui sert de *guide*. Par ailleurs, quand on est témoin d'un événement, c'est au présent : on n'a pas besoin de la temporalité. L'espace est nécessaire au phénomène pour qu'il puisse se dérouler, mais pas le temps : on perçoit un phénomène directement par les sens. Et on peut se passer du présent même, car le réel n'est pas une illusion. Il ne faut pas confondre présent et présence.

Cela étant dit, le temps relatif n'implique pas la négation du discours théologique. Dans la plupart des religions, Dieu n'apparaît pas. Il est non pas immortel, mais hors du temps, à savoir sans présent même. Ici il faut laisser l'idée de temporalité, comme toute « image » d'une divinité, car l'éternité conçue comme une extension à l'infini de la durée humaine est du temps, dans le monde matériel. Elle s'avère une consolation pour les êtres souffrant.

(2)

Une toute nouvelle explication

De multiples choses pourraient être dites ici, mais visons l'essentiel.

Nous n'expliquons pas vraiment les phénomènes en posant l'être d'un a priori (par exemple, en postulant l'existence de certaines « conditions » que l'expérience supposerait, et ne suffirait nullement à expliquer, alors qu'elles n'auraient d'applications que dans l'expérience). Dans le cadre du criticisme qui est la critique de la métaphysique rationnelle, un tel a priori doit être considéré appartenir à un principe *uniquement méthodologique* des diverses sciences, à défaut d'incohérence : non seulement il n'y explique pas les phénomènes, mais il sert à écarter toute recherche d'une quelconque

description explicative (opposée à narrative), suggérée impossible. Et nous n'avons pas, non plus, à faire des hypothèses en termes d'une chose actuellement inaccessible dont nous n'observerions que des manifestations ou dont nous n'aurions qu'un vague souvenir, issu d'avant notre naissance.

En toute apparence et vraisemblance, l'homme répond non verbalement à des stimuli bien avant de le faire verbalement, dans son histoire évolutive comme dans son histoire personnelle, puis la durée d'un stimulus est une propriété importante sous laquelle des organismes donnent certaines de ces réponses (liées ou non à des sentiments) et, enfin, cette propriété devient un objet, une entité abstraite, quand un ensemble d'expériences positives en font le « référent » d'un mot (une réponse unique, abstraite). Autrement dit, il n'y a aucune raison de poser que le temps soit une condition a priori de la connaissance, car, a posteriori, nous découvrons que des réponses non verbales sont en fait indispensables à l'existence d'une durée en tant qu'objet (entité abstraite) et que celle-ci, même non objectivée par le sujet, importe pour leur émission. L'énoncé « le temps est nécessaire, car nul corps même ne serait sans lui » sert non pas à identifier une nature « essentielle » du temps, mais, plutôt, à « influencer » un auditeur dans sa considération de ce qu'une information comme « tout corps dure » est un fait, une vérité, une (partielle) description du concept des corps, qui dirige des comportements appropriés dans le monde. Par ailleurs un homme qui se conduit intuitivement ne fait pas appel à sa raison, bien qu'un raisonnement puisse expliquer ensuite sa conduite, et le terme métaphysique « intuition sensible » est une métaphore, malheureuse, de la perception commune (la connaissance des objets publics qui est sous un facteur du type identifié par l'homonyme « la perception »), puis, pour certains, de la connaissance privée (celle sous les sensations, les sentiments, etc.) et, de là, de l'introspection ou, du moins, d'un « instinct » tributaire d'une prédisposition innée pour, déjà, répondre à soi. Pour un behavioriste radical, tout cela est un effet d'une exposition au milieu, qui pourrait bien être expliqué un jour. Un objet dans sa durée peut certes être un « signal » (un stimulus discriminatif ou même un facteur inconditionnel d'un répondant) et être ressenti avec une émotion permanente, mais, alors même, sa durée est une entité différente de lui. Comme une douleur, un plaisir et une émotion, tout sentiment ressenti est exercé non

pas par un objet externe, mais par l'organisme qui le ressent, en certaines circonstances : c'est en fait un « sous-produit » de son antérieure exposition au milieu environnemental, en tant membre d'une espèce et en tant qu'individu. Tout phénomène est, lui aussi, un objet abstrait. Il ne se réduit pas à des stimuli. **Or il y a tout avantage à considérer que ce sont ceux-ci qui existent indépendamment des réponses qu'on leur donne, et que les « étendues spatiales et temporelles » sont des « propriétés physiques », constituées par ces objets.** Bref ce qui précède permet de critiquer l'énoncé « le temps est le principe de la transformation des corps, de l'évolution et du vieillissement » et de comprendre la nature de l'Histoire.

L'objectivité et la subjectivité en question dans le second paragraphe du propos examiné ici sont des caractères de la connaissance d'une durée — non de cette entité abstraite même. (Noter qu'une entité abstraite, comme tout objet abstrait, est à la fois *objective* et *subjective* au sens qu'elle est relative et à un objet et à un sujet.) **L'être humain peut répondre finement aux stimuli à l'aide d'instruments.** Il acquiert cette fine connaissance en utilisant une montre par exemple, et il accroît cette objectivité par, entre autres, des tests et la méthode scientifique. **L'instrument constitue, lui aussi, le laps de temps à identifier, et il facilite son identification.** Une durée est bien sûr à distinguer du résultat de la mesure de l'objet, dans sa durée. Ce résultat est d'abord une réponse numérique, généralement donnée à un instrument de mesure et coordonnée à la réponse qui sert à identifier cette propriété (celle de l'objet mesuré). Ensuite, il peut être ce qu'on appelle « un stimulus discriminatif » (comme un chiffre avec son unité de mesure). Une réponse numérique émise est un phénomène évanescent, alors qu'un stimulus numérique qui en est discriminatif (« favorise » l'émission) peut, de son côté, perdurer, avec les propriétés d'un objet matériel, ainsi qu'être l'objet d'une connaissance aisément débarrassée des influences subjectives.

Nous pouvons dire de telles choses d'une narration, qui est l'affaire de comportements. Et des réponses verbales comme « une minute de douleur, c'est long » et « une minute de bonheur, c'est court » expriment, elles, non pas des dits « temps subjectifs », mais le rapport d'un événement qui est d'une durée d'une minute à, respectivement, la durée tolérée pour

éliminer un stimulus aversif, ou pour le réduire, et un temps envié pour ressentir un renforcement positif. Ces connaissances mêmes sont libérées d'influences subjectives, qui, contrairement aux facteurs d'émission, affectent seulement certains membres de la culture, en raison d'expériences propres. Ajoutons que ce qui peut être « généralisée », c'est non pas une émotion qui perdure, contrairement à ce qui est dit dans le propos examiné, mais une réponse sous son contrôle. **Enfin, des réponses non verbales de divers genres (visuel, auditif, olfactif, gustatif, etc.) sont les préalables conditions indispensables aux identifications des durées de même mesure pouvant être coordonnées comme dans le cas des concepts spatiaux du volume visuel et du volume tactile.** Tout stimulus exerce une durée, et une réponse à celle-ci peut être généralisée en présence d'un objet assez semblable à lui en cela. Bref une durée n'est pas une chose qui existe indépendamment de nos réponses, mais il ne faut pas nier son existence, comme le font les nominalistes, occamiens.

Un « laps de temps » n'est pas relatif à un objet unique (corps, événement...). Ainsi, deux horloges peuvent exercer la durée d'une minute, simultanément ou non, tout comme elles constituent souvent une même étendue, incluant le volume quand elles ont mêmes forme et taille. Par-delà les apparences et la vraisemblance peut-être, il est possible d'imaginer un corps unique qui aurait la durée de l'Univers, existant depuis le vraisemblable Big Bang : il serait apparu à ce moment précis et perdurerait jusqu'à ce jour. Et on peut aisément penser à un grand nombre de stimuli mis à la suite les uns des autres comme des réglettes pour constituer, en leur cas, un espace, immensément grand. (En passant, notons que ce qui est nécessaire à un phénomène qui se déroule, c'est le stimulus ou les stimuli qui l'exercent, non pas l'espace global qu'eux ou que d'autres plus éloignés constituent, approximativement.) On pourrait alors parler de l'immense durée exercée ici par ce qu'on pourrait appeler « l'archétype du temps astronomique » en termes de cet ensemble de stimuli et même en ceux d'un corps. Ce temps universel, en tant que le stimulus ou les stimuli qui l'exerceraient, existerait indépendamment des réponses d'un être. Mais, en tant qu'entité abstraite, toute durée est une chose dont l'existence est relative à (dépend de) celles d'au moins un stimulus qui la constitue et

d'un être pour qui elle est le « référent » d'une réponse sociale, unique. Le temps formé par exemple des secondes exercées par les objets astronomiques, même par les seuls actuels, est, lui, un objet construit sans que personne ne s'attende à le connaître directement. Il en est de lui un peu comme de la totalité de ces objets. **Ces temps** (une ou une suite assez bien délimitée de durées) **sont à distinguer du type qu'on appelle « le temps »**, tout comme la totalité des stimuli l'est de l'Univers, la vaste classe définie par les (en raison de l'existence des) propriétés communes aux objets astronomiques, ou comme la totalité des hommes jusqu'à ce jour l'est de l'Homme, l'espèce humaine. (Le nom qui sert à identifier ce type est ce dont l'expression « la dimension temporelle » est discriminative, en relation fréquemment avec des noms d'autres types d'entités, généralement spatiales, dans le cadre de la physique entre autres. Le nom « la dimension » peut servir aussi à parler d'une de ces entités abstraites, de l'aire, du volume, de la vitesse, de l'énergie... d'un stimulus qui l'exerce.) La théorie de la relativité, mentionnée au quatrième paragraphe du propos, est une construction faisant appel à un espace-temps, lequel est un système à quatre variables. Celui-ci est un cas des « [espaces courbes](#) ». Or ce terme-ci « se réfère » non pas aux objets abstraits que sont les volumes arrondis, fondamentalement constitués par ce qui existe indépendamment de nos réponses, mais à des constructions (aux propriétés) mathématiques, dans le cadre logique desquelles le repérage se fait à l'aide des classiques coordonnées spatiales liées dans une fonction (non indépendantes, entre elles, comme en physique classique), pour la maîtrise des phénomènes dans un monde qui paraît de plus en plus complexe. Il n'y a pas de conséquences philosophiques à tirer ici de ce système de lois, dirigeant les comportements non pas de l'Univers, mais des hommes qui s'occupent de lui. Cela étant dit, on peut bien sûr se passer du présent aussi, d'autant que la conscience n'est pas la *présence* des objets qu'on observe dans l'environnement, à savoir leur existence dans le *présent* et l'espace, mais l'affaire des réponses opérantes qu'on leur donne. Un même stimulus peut constituer différentes entités abstraites (événements, volumes, durées...), selon les réponses verbales émises qu'il contrôle, et ce, en raison de comportements non verbaux préalables dont elles sont des propriétés « importantes » pour leur émission.

Le propos examiné a une fin qui au sujet de l'immortalité, distinguée de l'éternité. Elle est intéressante. Cela étant dit, le terme « hors du temps », lui, ne sert pas à identifier un fait, mais à écarter une suggestion d'existence. Il ne favorise, en rien, une véritable réponse verbale. Il en va de lui comme du terme « cercle-carré », que l'on a construit, avec des mots incompatibles.

Conclusion

Un stimulus est souvent matériel, mais il pourrait même être un objet qui échappe à la *physique*, ce qui serait le cas s'il était inaccessible et ne présentait rien qui nous permette d'établir de ses lois. Les stimuli n'ont peut-être en commun que d'occuper une position indiscutable dans l'espace et le temps. Ils sont là où ils semblent être, à savoir dans l'environnement. Certes, le mot « stimulus » suggère une stimulation, mais il le fait en laissant tous les avantages qu'il y a à considérer que les stimuli existent indépendamment des réponses qu'on leur donne. **Les stimuli sont antérieurs à toute durée en tant qu'objet** (ici entité abstraite). **Ils le sont aussi au temps**, dans chacune des deux acceptations décrites dans cette annexe. **Ils précèdent même le présent**, celui qui sied au moment actuel ainsi qu'aux présents jour, mois, an, siècle, etc., ceux-ci ayant en commun d'impliquer tous les stimuli qui constituent les précédents. **Le présent est un « fait », ce terme-ci suggérant la vérité opposée à l'erreur d'un énoncé d'une certaine forme** — non la « réalité » d'une durée ou autre entité abstraite, d'un concept, d'une classe définie par un concept... **Les « réels » et les « fictifs » passés, présents et futurs tiennent, eux, à des formes de phrases antérieures qui, par elles, ont des effets chez l'auditeur**, comme l'émission de certaines réponses (avec la désinence du présent verbal), l'arrêt de celles-ci au révolu (avec la désinence du passé) et leur production en des situations qui y sont décrites (avec la désinence du futur). Pour sa part, ce qu'on appelle « l'infiniment petit entre le passé et le futur » est une construction, un objet mathématique, une variable, à savoir un stimulus représentatif, ici non pas d'une certaine durée, mais d'un quelconque instant suffisamment petit pour, alors, être utilement négligé, ce qui est « près » de l'idée qu'on en écarte même la suggestion de l'existence. (Le terme « zéro » sert à cette

mise à l'écart, non à identifier une mystérieuse entité numérique, qui serait la limite de « l'infiniment petit ».) Terminons en notant que l'éclairage par la part récente de la biologie qu'est l'analyse expérimentale du comportement permet, encore ici, d'expliquer notre monde, plutôt complexe, avec le maximum de sens, de cohérence, de réalisme, de rationalité, de « vérité », de simplicité et de satisfaction même.

Annexe 2

Le naturel et l'artificiel

Dans cette annexe, nous allons examiner trois propositions classiques présentées à titre de définition des mots « naturel » et « artificiel » et nous mentionnerons des difficultés qui ont amené des penseurs à considérer que l'opposition impliquée par ces mots n'aurait nul fondement objectif. Nous ferons cela en trois sections, intitulées (1) *le profond et le superficiel*, (2) *le normal et l'anormal* et (3) *la nature et la culture*. Dans la dernière partie, nous proposerons ce qui oppose (4) *le naturel et l'artificiel*. En conclusion, nous ferons un commentaire au sujet des mots qui sont difficiles à analyser.

(1)

Le profond et le superficiel

Première proposition : le naturel est ce qui possède sa nature en soi, ou par soi, alors que l'artificiel a une nature qui lui est conférée de l'extérieur.

Dans le cadre d'une telle proposition, on dit que la nature de l'homme est son âme, que celle de tous les êtres animés est la vie ou, encore, que tout corps est un amalgame d'une matière informe et d'une forme immatérielle.

De nos jours, peu de penseurs proposent vraiment ces idées, et il en va d'autant plus ainsi de ceux qui soutiennent, comme ici, que l'âme est le comportement, que la vie est le concept qui définit la classe des êtres vivants (à savoir leur caractéristique de métaboliser, de croître... de se reproduire, laquelle manifeste des choses communes moins apparentes,

comme des constituants moléculaires, des structures internes et des phénomènes relevant soit directement de l'histoire astronomique, soit de l'histoire évolutive) et que les matières et les formes sont des objets abstraits, à savoir ici des propriétés ou des concepts (ensembles de propriétés) qui, importants lors de réponses non verbales à des corps qui les constituent, deviennent des objets lorsqu'un ensemble d'expériences en font les « référents » de mots (réponses verbales). Occasionnellement, il demeure pertinent de distinguer le « superficiel » (par exemple, la nature d'une roche en tant qu'enclume) du « profond » (en l'occurrence, la matière de la roche mentionnée). Ces termes se réfèrent à deux types de caractéristiques d'ensembles « d'expériences positives » : particulières et universelles, respectivement. Notons également (comme le fait, justement, B. F. Skinner **IN** *L'analyse expérimentale du comportement*, éd. Dessart & Mardaga, 1976, p. 226) que le comportement gouverné par les règles est surimposé, il est un vernis de la civilisation, alors que la psychologie des profondeurs a pour objet les expériences universelles.

[Mots analogues à « superficiel » : inessentiel, peu naturel, non idiosyncrasique, impersonnel, marginal, corrompu, perversi, dégénéré, mort, immoral, inhumain, réfléchi, utilitaire, acquis, pluriel, sophistiqué ou pseudo-esthétique, explicatif ou philosophique.]

(2)

Le normal et l'anormal

Deuxième proposition : le naturel est ce qui satisfait aux lois de la Nature, alors que l'artificiel est tout ce qui ne le fait pas, ou qui ne le fait plus.

Dans le cadre de l'examen de cette proposition, il y a lieu de nous demander si les flocons de neige (qui satisfont à la loi des six branches, mais diffèrent les uns des autres), un handicapé de naissance, la production d'un incendie ou ce feu dans le « but » de faire mourir quelqu'un... sont naturels.

Certains exemples peuvent être problématiques même pour ceux qui considèrent, comme ici, que ce qu'on appelle « les lois de la Nature » dirigent les comportements non pas de la Nature, mais des hommes qui

s'occupent d'elle : ces lois ne sont impératives que pour ceux-ci, dans ces situations. *L'anormal* ne permet pas d'établir une *norme*, ni d'identifier un type. Il en va ainsi entre autres de tout ce qui va à l'encontre de la survie d'un organisme.

[Mots analogues à « anormal » : singulier, exceptionnel, inexplicable, irrégulier, inconditionné, accidentel, fortuit, causé sans finalité, miraculeux, mythique, monstrueux (en biologie et en morale), surprenant, insolite, particulier (non universel), incomplet, contraint, mauvais ou mal, léthal, impur, distinctif, positif (en droit), imprudent, excessif.]

(3)

La nature et la culture

Troisième proposition : le naturel est ce qui est issu de la Nature, alors que l'artificiel vient de l'art, de l'artisanat ou, par extension, de la technique.

Dans le cadre de l'examen de cette proposition, il y a lieu de demander si la Nature elle-même, une toile d'araignée (qui, d'une fois à l'autre, diffère, en partie, avec le même arachnide), un organisme conçu in vitro, un homme dont la vie dépend d'un instrument amalgamé à son corps... sont naturels. Et que penser de la soie obtenue de l'élevage de vers, d'une sculpture copiée par un faussaire utilisant les hautes technologies, etc.? Ces demandes-ci sont pertinentes aussi pour ceux qui soutiennent, comme ici, que la distinction en question se ramène à distinguer le comportement contrôlé par un « artifice » de celui qui est modelé directement par l'ensemble de ses déterminants (contingences de renforcement, communément appelées « expériences positives »). Celui-ci est universel lorsque l'ensemble de ses déterminants l'est, et celui-là est acquis avec la culture et diffère d'une culture à une autre. De plus, les histoires physique, évolutive, personnelle et culturelle diffèrent, et, dans le cas de l'explication du comportement du tissage d'un arachnide, il est possible que, seule, une disposition à certains renforcements soit innée.

[Mots analogues à « culturel » : fabriqué, synthétique, contrefait, non universel, humain, fardé, postiché, plastique, trop insensible, pas assez émotif, régénéré, inventé, scientifique opposé à artistique, trop rationnel, spirituel, surnaturel, supranaturel, divin.]

(4)

Le naturel et l'artificiel

Ce qui est dit « artificiel » a assez souvent quelque chose à la fois du « superficiel » (par opposition au « profond »), du culturel certes et aussi, en quelque sorte, de l'anormal au sens de s'éloignant de la norme (ensemble de lois) qui contrôle les comportements d'une façon appropriée. D'abord, réalisons que *l'opposition* en question ici implique *un processus qui dérive d'un autre*. Ce n'est très clairement pas le cas avec les prétendus problèmes dont l'existence nous est proposée précédemment en termes des différents flocons de neige, des handicapés depuis la naissance, des diverses toiles d'une même araignée ainsi que de la Nature. Par contre sont communément considérées artificielles les conceptions d'organismes opérées in vitro, les « sculptures » de statues à l'aide d'un rayon laser dirigé par un logiciel d'un appareil électronique, la production synthétique de la soie, les allumages de feux dans les brûleurs industriels des divers types... — avec la possibilité que, par métonymie, ces organismes, ces statues, cette soie, ces feux... soient dits « artificiels ». Ces processus relèvent, respectivement, de la reproduction sexuée de tels organismes, de la sculpture d'une statue par un artiste, de la production de la soie par des vers d'élevage, de l'allumage d'un feu par une braise recueillie d'un foyer allumé par un éclair ayant frappé du bois sec... L'attribution ne tient pas essentiellement à des faits comme un manque d'efficacité, un coût plus élevé, ou la postériorité d'un processus par rapport à celui dont il provient (comme dans le cas de la digestion chez les êtres humains et chez les amibes). Notons que, dans l'exemple de l'introduction d'un défibrillateur dans un organisme, la procédure, opérante, ne relève clairement d'un apparent autre processus ni dans l'histoire phylogénétique ni dans celle ontogénétique. (En fait, il est uniquement *anormal*, rare, qu'un individu ait en lui cet objet, produit de sa *culture*, qui, parfois ou souvent, fait une stimulation, *superficielle*, ne reproduisant aucune action comparable.) Il en va autrement dans le cas du maintien de la vie qui implique « l'artifice » qu'est le procédé, élaboré pour arriver à ce renforcement, d'introduire en lui des nutriments par intraveineuse, de le brancher à un poumon artificiel, de lui donner une stimulation cardiaque..., lequel relève de conduites

comme nourrir un enfant, lui donner plein accès à de l'air, stimuler de ses réactions vives..., modelées, elles, directement par des « expériences positives ». C'est le cas aussi dans la mise d'un aliment dans un bac à compost, relevant de son jet au sol, et même dans l'allumage d'un incendie pour tuer quelqu'un (en fait pour quelque chose comme avoir un héritage, prendre sa place dans la société ou éviter qu'il révèle un secret, tout en utilisant un artifice qui simule une mort accidentelle), qui origine d'allumer un feu pour éliminer un danger.

Bref, tout ce qui précède tend à montrer que la distinction de l'*artificiel* du naturel se ramène distinguer les comportements dirigés par des *artifices* de ceux qui sont modelés directement par leurs déterminants. Comme l'a compris B. F. Skinner, un opérant contrôlé par des règles mêmes peut être émis pour des raisons sans rapport avec les renforcements qui opèrent dans l'ensemble des « expériences positives » dont ces règles sont extraites. C'est l'explication de la conduite d'un comédien sur la scène par exemple : les comportements de l'acteur sont produits, sous une direction scénique, pour des effets qui sont relatifs aux spectacles — non pour les conséquences habituelles (celles-ci étant, généralement, des renforcements primaires, comme dans les cas de boire pour assimiler et de scruter vraiment les lieux, non simuler le faire, pour y découvrir un éventuel objet qui exercerait un tel renforcement de toute la séquence comportementale impliquée). *Le sens, la direction, le but, l'intention... d'un tel comportement* sont, en fait, l'affaire d'effets postérieurs différents des conséquences qui définissent la conduite antérieure dont il dérive. Réalisons que les règles sont fréquemment suivies pour éviter des punitions (telles qu'un reproche d'un parent, une mauvaise note, une amende, l'exclusion d'un groupe), plutôt que pour les renforcements (sous le mode positif ou négatif) conséquents aux réponses émises directement sous le contrôle exercé par les stimuli, qui ont ce grand avantage. Il en va malheureusement trop souvent ainsi dans les domaines de l'éducation, du travail, des relations sociales, de l'éthique, etc. Ajoutons que le mot « artificiel » est souvent péjoratif. Il annonce alors la perte d'une « valeur » et cette *annonce* fait partie de *la signification du mot*.

Terminons ici, en soulignant que ce qui distingue l'artificiel du naturel se ramène à ce qui distingue non pas le particulier de l'universel, comme en (1), en (2) et en (3), mais, dans les divers cas, deux processus qui sont l'affaire de comportements « opérants », *peu importe que leurs déterminants soient universels ou particuliers* (particuliers à un individu qui est le seul à les avoir vécus, à un groupe marginal, à une culture, etc.). Cette conscience réfléchie permet de mieux voir, entre autres choses, quand, dans l'éventualité, le mot « artificiel » est émis analogiquement (en réponse sous une caractéristique comparable de l'objet), ou anormalement (sous des propriétés sans rapport).

[Mots analogues à « artificiel » : affecté, déguisé, truqué, suspect, faux, feint, simulé, imité, déguisé, emprunté, illégitime (enfant), non convenu, inusité, inhabituel, hors coutume, pas intuitif (ou passionnel, ou émotif), mal déterminé ou réglé (en science, en politique, et en morale), mal réfléchi, métaphysique, irrationnel, magique, idolâtre, construit à des fins pratiques, opposées à idéales, réduit, uniquement normatif ou social.]

Conclusion

Les mots sont généralement émis sans grande conscience réfléchie et certains sont difficiles à analyser. Pour ceux en cause ici, les penseurs ont proposé différentes définitions qu'il serait incorrect de justifier en disant qu'elles « dévoileraient leur objet par un rayonnement dans des directions diverses, parfois opposées, à partir d'une idée primitive, ayant en elle de l'infini, dans un principe liant (enveloppant ou même développant), d'une façon dialectique, spontanée, libre, voire contradictoire, le profond et le superficiel, le normal et l'anormal (l'accidentel, le fortuit, l'exceptionnel, l'anomal), la nature et la culture (la matière et l'esprit, le déterminisme et la liberté, le matériel et le téléologique), respectivement ». S'il en était ainsi, chacun n'identifierait qu'une classe de mots n'ayant que la même « forme ».

Selon toutes les apparences et la vraisemblance, dans l'histoire de l'humanité comme dans celle d'un individu le comportement non verbal précède de beaucoup la conduite verbale et celle-ci est bien antérieure à la *reconstruction* des réponses impliquées, incluant dans *le cadre logique* où est *postulée* l'antériorité, sur la Nature, du profond (incluant ici la signification),

de la norme (incluant la logique, la grammaire...) ou d'une universelle culture surnaturelle, à l'existence d'autant plus improbable qu'il y aurait une Nature en moins avec des êtres bien définis, dans l'espace et le temps, pour l'établir. La dissipation des mystères tient ici, comme souvent, à l'acceptation de faits qui sont *fortuits* et plus consciemment à la compréhension des *contingences* du renforcement, par l'analyse expérimentale de ces déterminants, qui ont et les avantages et les inconvénients de ne pas être *planifiés*, originellement.

Annexe 3

Concept et fonction

Encore de nos jours, plusieurs penseurs adhèrent spontanément à ces propositions : *une fonction est un concept* et *un concept est une idée*. Pour une conscience plus réfléchie des phénomènes, ils vont poser quelque chose comme : une *fonction* est l'*idée*, le *concept*, d'un *fonctionnement*, lequel contribue à l'existence et/ou au maintien d'un système, d'un appareil. Ils préservent ainsi des usages historiques comme la définition de la médecine selon laquelle un organe sain réalise sa fonction et un organe malade ne le ne le fait pas. Tout semble aller pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles tant qu'on ne se demande pas où serait cette idée, ce concept. Naguère, de nombreux penseurs auraient répondu : dans l'Esprit divin. (Il en irait un peu comme si un *fonctionnement* était une *fonction* en acte et que le terme « fonctionnement », proche de « fonctionnellement », signifiait : *action* conforme à un *acte* en puissance, à une « idée » fondamentale ou première.) Aujourd'hui, placer une fonction dans l'esprit ou dans le cerveau humain, voire l'admettre reconstruite dans le cadre de l'informatique, nous mène à l'envisager comme n'étant qu'un élément d'un système conceptuel.

Nous n'examinerons ni ne présenterons ici les tentatives historiques de compréhension du problème. Pour un sommaire de ces tentatives et des difficultés de chacune d'elles, voyez quelques textes disponibles sur la toile.

En vue de la simplicité maximale, cette annexe ira à l'essentiel d'une nouvelle compréhension des choses, établie sous l'éclairage de la part de la biologie qu'est la science des contingences de renforcement (qu'on appelle aussi « analyse expérimentale du comportement » et « analyse opérante »).

(1)

Qu'est-ce qu'un concept?

Pour le philosophe de la science des contingences de renforcement, un concept est en fait un ensemble de propriétés qui sert à définir une classe. (Notons qu'une classe est un ensemble d'objets qui ont toutes ces propriétés en commun et sont les seuls à les avoir.) Un concept est découvert « *dans l'environnement* », quand un ensemble « d'expériences positives » font que cette caractéristique, importante pour l'émission de réponses non verbales antérieures à son abstraction, devient le « référent » d'une réponse sociale unique. En donnant son nom en plus d'une occasion où un auditeur émet des réponses non verbales à des objets divers dont cet aspect importe pour leur émission, la communauté verbale réussit, facilement, à placer une réponse inconditionnée de son répertoire sous le contrôle de ce seul objet (abstrait). (C'est de la réponse conditionnée que nous pouvons parler en termes d'une idée.) Des renforcements sont indispensables pour l'établir. Un concept est donc un objet *constitué par des stimuli*. Pour un behavioriste radical, ceux-ci (dont la classe est définie par leur propriété d'avoir une position indiscutable dans l'espace et le temps) existent indépendamment des réponses qu'on leur donne et sont là où ils semblent être, à savoir *dans le milieu environnant*.

Terminons cette courte section en examinant trois situations, qui vont nous mener à la seconde partie de cette annexe. Si on découvrait une pierre à la fois antérieure à l'existence des divers hominidés et possédant toutes les propriétés physiques d'une pipe, il n'y aurait pas de mal à dire « la Nature a sculpté une pipe » pour tous ceux qui auraient conscience de la métaphore : cette production ne serait pas un processus opérant. Si on prenait contact avec une civilisation d'extraterrestres sans poumons qui se feraient des objets comme ceux-là, il n'y aurait pas plus de mal à dire « ils fabriquent des pipes » pour qui réaliserait que cela ne suffirait pas pour que ces produits soient des pipes (exercent le concept de la pipe) *dans leur monde*. Si un artiste collait une pipe à un tableau qu'il intitulerait « Ceci n'est pas une pipe! », il n'y aurait nul mal à en dire « c'est une pipe » pour tous ceux qui comprendraient qu'elle serait utilisée pour des « effets », esthétiques (et polémiques?), n'appartenant pas au concept (à la caractéristique) de la pipe!

(2)

Qu'est-ce qu'une fonction?

Sans trop de mal, disons d'abord, *d'une façon métonymique*, qu'une fonction est une réponse verbale (linguistique ou non) à deux choses en relation fonctionnelle, ces derniers termes n'ayant jamais eu l'occasion d'être émis isolément avant l'invention de l'alphabet et de l'écriture. Nous trouvons de telles réponses dans le quotidien d'abord, puis dans le cadre des mathématiques, de la physique, de la biologie évolutive, de la psychologie expérimentale, de la sociologie, etc. Cela dit, notons que ce qu'on appelle « l'analyse fonctionnelle » est en fait la décomposition d'un système ou d'un appareil en variables dépendantes et en variables indépendantes. Une loi qui est un stimulus verbal favorisant l'émission d'une réponse du genre de celles mentionnées ci-haut y est telle qu'à chaque cas de sa variable indépendante correspond *un et un seul* cas de sa variable dépendante. Mais comme quand on dit « A est plus petit que B », son « terme de relation » (comparer à « plus petit que ») ne sert pas à représenter un objet, entre les choses. La réponse verbale impliquée, qui a une topographie particulière, agit en lieu et place du contrôle exercé *par elles*. C'est un ensemble de déterminants antérieurs qui sont responsables de ce contrôle (facteur d'émission de cette réponse à ces choses, pouvant être associées ensuite en couples d'une classe appelée « la fonction »). Il en est ainsi quand on déclare « A contribue à la production de l'effet E qui est l'existence et le maintien de l'appareil observé » ou, plus particulièrement, « A contribue au fonctionnement F dans le système ». Et nous avons affaire à une description de l'appareil, du système — non pas à l'explication de son origine, ce qui écarte les grandes difficultés rencontrées.

Accessoirement ici, disons que les mécanismes que nous pensons être responsables de tous les appareils et systèmes sont celui de la causalité physique, spontanée, partout dans l'espace et le temps apparemment, le mécanisme de la sélection naturelle, qui implique, en apparence du moins, une simple effectivité, agissant à l'échelle de l'histoire des espèces des êtres vivants, ainsi que celui du conditionnement opérant, impliquant un « effet conséquentiel » qui définit la « cause » de l'émission de tout membre de la classe opérante, conditionnée dans l'histoire personnelle des organismes.

Ce dernier « moteur » semble issu de l'Histoire évolutive, cet avant-dernier de l'Histoire universelle, et chacun des trois fonctionnent dans l'Univers, où se font constamment des rencontres de chaînes indépendantes d'événements. Notons que cette idée générale ne serait nullement modifiée si on découvrait un mécanisme (épigénétique ou seulement comparable au conditionnement opérant mais effectif en un temps plus long) par lequel le milieu causerait le changement des descendants dans les propriétés qui définissent leur espèce.

En complément, notons qu'un atome *en tant que* constituant d'une molécule, un acide aminé *dans un certain rôle* cellulaire, une cellule *comme* matériau d'un organisme, un individu *à titre de* système agissant (son comportement) ou de membre d'un appareil social... sont, tous, des objets abstraits, des « caractéristiques d'ensembles d'expériences positives » ou « aspects du monde » (comme les sensations, les perceptions, les propriétés physiques, les ensembles, les événements..., en passant par les situations, les comportements, les renforcements). Par exemple, le foie possède et des aspects physiques et des propriétés biologiques, telles que la production et la sécrétion de la bile. Ces propriétés, essentielles, forment *le concept* en question, lequel est constitué *par un organisme*. Elles sont les conditions *préalables* à l'identification de l'objet abstrait qu'est cette « partie d'un individu ». *La fonction* du foie qu'est par exemple de contribuer à la digestion des aliments, à leur assimilation et, globalement, à la vie d'un organisme est, elle, *l'affaire de* cet effet dans le système. La réponse verbale impliquée, qui est dite « en termes de relation fonctionnelle », est, pour sa part, *postérieure* à l'identification de la « partie » appelée « le foie ». Répétons que nous décrivons ainsi un système ou un appareil et qu'en rien nous n'expliquons son origine. Nous répondons *au foie* et à *un effet* en un dit « terme de relation fonctionnelle » dont on n'a pas à rechercher ce qu'il représenterait. La description agit en lieu et place du contrôle qu'*ils* exercent. Un foie, en tant qu'objet isolé suite à son ablation dans un organisme, ou en tant que l'objet abstrait qu'est la partie non isolée d'un individu, est postérieur à celui-ci et au fonctionnement interne qui est l'effet dont on peut donc dire qu'il est antérieur à l'organe. Malgré que cela ne cause pas de problème, on peut parler à peu près ainsi, par exemple, du carburateur dans une auto lorsqu'il est considéré dans l'histoire

des automobiles ou, encore, dans celle, plutôt particulière, d'un véhicule qui résulte d'une impression en trois dimensions.

Concluons en notant que ces propositions non évidentes constituent la position la plus cohérente possible pour décrire les objets complexes à y considérer et pour écarter les difficultés occasionnées par les constructions précédentes. Au lecteur de les relire, puis de réexaminer les constructions antérieures sous l'éclairage de l'analyse expérimentale du comportement. Soulignons que nous présentons ici une épuration exceptionnelle d'une explication à associer à l'un des problèmes les plus difficiles qui occupent les penseurs actuels. Pour les détails, voir les textes de l'auteur en bibliographie.

Grande conclusion

Comme mentionné dans l'introduction, ce livre est un complément à notre synthèse antérieure de l'exposé d'une *toute nouvelle* philosophie, *scientifique* et *globale*. Celle-ci est *nouvelle* par la façon même de penser qui y est proposée : elle ne ressemble à aucun des autres systèmes, basés, au mieux, sur les connaissances du XIX^e siècle. Cette nouveauté est pleine de promesses. La physique, dont celle de nos jours, n'annonce pas ces attentes, d'autant plus qu'un grand nombre de ses philosophes lorgnent vers la métaphysique, en raison de l'inaccessibilité de la matière aux échelles des investigations qui les occupent. Elle est *scientifique* au sens qu'elle est établie sous l'éclairage de la part récente de la biologie qu'est l'analyse expérimentale du comportement. Elle appartient à la théorie de cette science et, par conséquent, n'est pas une simple interprétation (herméneutique), comme l'idée de Wegener, avant la tectonique des plaques, ou comme ce qu'on appelle à tort la théorie de l'évolution. Elle est *globale* du fait que le comportement est ce à quoi nous renvoient l'examen des mythes, des religions, de la théologie et de la métaphysique même, l'épistémologie, les philosophies de la logique, des mathématiques, des sciences pures, de la biologie et de la médecine, les sciences humaines et les sciences sociales, les discours au sujet des techniques et de l'intelligence artificielle, « l'éthique », etc. Notre histoire, elle aussi, est l'affaire de comportements et la philosophie de l'histoire nous y renvoie.

Le comportement est un objet d'étude des plus difficiles, en raison de sa complexité. Cependant, il est au moins accessible. L'idéal serait que la philosophie de l'analyse expérimentale du comportement soit enseignée

en première année de philosophie générale, et dans le cadre de toute autre étude universitaire. Cela aiderait les élèves à faire des analyses et des examens critiques des théories et des discours, en leur domaine. Mais en raison des difficultés en cause, elle devrait au moins l'être en dernière année d'étude, avec les élèves les plus persévérants et aguerris au travail difficile. Cela leur permettrait de faire une synthèse critique de leurs acquis théoriques. Dans l'éventualité de l'absence d'un spécialiste pour l'enseigner, un chargé de leçons pourrait choisir de courts textes à étudier, en tirer des questions, superviser des plénières visant à leurs réponses et, enfin, voir à une évaluation. Idéalement le tout pourrait être l'occasion de construire un logiciel d'enseignement programmé, dont un exemple partiel est décrit par B. F. Skinner dans son ouvrage intitulé *La révolution scientifique de l'enseignement*, Dessart & Mardaga, pp. 55-58.

En somme, disons que l'analyse expérimentale du comportement, la technique qui en découle et sa philosophie semblent indispensables, *aujourd'hui*, pour aider à écarter les graves problèmes qui nous affectent déjà, et, *dans l'avenir*, pour établir et pour maintenir un monde meilleur. Quoi qu'il en soit, elles méritent d'être connues et situées, dans l'histoire.

Bibliographie

Bacon, J.-P. *La philosophie, sa nature, les grandes questions, les plus célèbres philosophes, un classement de leurs propositions et son avenir*, La Fondation littéraire Fleur de Lys, Lévis, Québec, Canada, 2021, 9 pages, gratuit en numérique

Bacon, J.-P. *Le behaviorisme radical*, La Fondation littéraire Fleur de Lys, Lévis, Québec, Canada, 2021, 14 pages., gratuit en numérique

Bacon, J.-P. *Tous les grands problèmes philosophiques sous l'éclairage de la science des contingences de renforcement*, La Fondation littéraire Fleur de Lys, Lévis, Québec, Canada, 2017, 3 tomes, 1484 p., gratuit en numérique

Bacon, J.-P. *Une philosophie scientifique et globale pour aujourd'hui et pour l'avenir*, la Fondation littéraire Fleur de Lys, Lévis, Québec, Canada, 2020, 148 p., gratuit en format numérique

Chottin, Marion. *Histoire de la philosophie et problèmes de philosophie*, Kléxis — Revue philosophique, 2009 = 11, gratuit sur la toile

Cozic, Mikaël. *Philosophie de l'économie*, Cahiers de recherche, série — Décision, Rationalité, Interaction, cahier DRI-2010-02, IHPST Éditions, 13 rue Dufour 75006 Paris, gratuit sur la toile

Engels. *Sur Le Capital de Marx*, Éditeurs du progrès, 1978, 215 p.

Ermoni, Dr. V. *Nécessité de la métaphysique*, Revue néo-scholastique, 13^e année, no 51, 1906, pp. 229-245, gratuit sur la toile.

Collectif sous la direction de Brice Parain pour le volume 1 (tomes 1 et 2) et d'Yvon Belaval pour le volume II (tomes 1 et 2) et le volume III (tomes 1 et 2). *Histoire de la philosophie*, folio essais, Gaillimard, 1969 à 1974, 4257 p.

Malcuit G., Granger, L, et Larocque, A. *Les thérapies *behaviorales*, PUL, 1972

Richelle, M. *B. F. Skinner et le péril behavioriste*, éd. Pierre Mardaga, 1977

Richelle, M. *Du nouveau sur l'esprit?* éd. PUF, 1993, 258 p.

Seron, X., Lambert, J.L. et Van der Linden, M. *La modification du comportement*, éd. Dessart & Mardaga, no. 64, 1977

Skinner, B. F. *l'analyse expérimentale du comportement*, traduit de l'anglais par A. M. et M. Richelle, Dessart & Mardaga Éditeurs, Galerie des Princes, Bruxelles, 2^e édition, 1971, 406 p.

Skinner, B. F. *pour une science du comportement : le behaviorisme*, traduit de l'anglais par F. Parot, Édit. Delachaux & Niestlé, Paris, 1974, 264 p.

Skinner, B. F. *Par-delà la liberté et la dignité*, Coll. Libertés 2000, éd. Hurtubise HMH, 1971

Skinner, B. F. *La révolution scientifique de l'enseignement*, éd. Dessart & Mardaga, 1969

Skinner, B. F. *Science et comportement humain*, éditions IN Presse, 3^e édition, 2011

Skinner, B. F. *Verbal behavior*, Martino Publishing, Mansfield Center, CT, 2015

Skinner, B. F. [*The behavior of organisms*](#), Copley Publishing Group, Acton, Massachusetts, 01720, 1991, un sommaire universitaire de dix années de recherches fondatrices du scientifique, gratuit en format numérique

Skinner, B. F. *Walden 2 communauté expérimentale*, Éditions IN Press, 2^e édition, préface revisitée par l'auteur en 1976, 2012

Skinner, B. F. *Une sélection de citations*, Communauté Los Horcones, traduction par Esteve Freixa i Baqué, téléchargement gratuit sur le blogue de celui-ci

widgery, alban g. *Les grandes doctrines de l'histoire de confucius à toynbee*, traduit de l'anglais par Serge Bricianer, nrf, Gaillimard, 1965, 377 p.

Noter que plusieurs milliers d'articles universitaires sont disponibles gratuitement en tapant, sur la page d'accueil d'un navigateur web, des mots-clés comme « behaviorisme », « stimulus discriminatif », « renforcement », « système de renforcements » ... et en associant le mot « behaviorisme » à d'autres, comme « autisme », « hyperactivité », « troubles de l'attention » ...

Pour la bibliographie détaillée, voir celle de l'ouvrage encyclopédique de l'auteur, mentionné, ci-haut, à la troisième position des livres répertoriés.

Articles de Jean-Pierre Bacon

[*La philosophie sa nature, les grandes questions, ses célèbres penseurs, un classement de leurs propositions et son avenir*](#)

[*Le behaviorisme radical*](#)

[*L'Univers sa nature, sa vraisemblable origine et ce qu'il y avait avant*](#)

[*L'objet et la conscience*](#)

[*La liberté et le déterminisme*](#)

[*Le comportement verbal*](#)

[*La dépression et la survie*](#)

[*Le naturel et l'artificiel*](#)

[*Qu'est-ce que l'histoire?*](#)

[*Qu'est-ce que le temps?*](#)

[*Qu'est-ce qu'un concept? Qu'est-ce qu'une fonction?*](#)

Index

Les mots qui suivent peuvent être retrouvés dans le texte
en utilisant la fonction de recherche dans le document (*Ctrl+F*)

A

Absolu
Accès
Accident
Accord entre observateurs
Acquis
Agent de renforcement négatif
Agent de renforcement positif
Aléatoire
Âme
Amour
Analogue
Analyse fonctionnelle
Analyse formelle
Analyse opérante
Anatomie
Animisme
Anomal
Anormal
Anthropologie
Antithèse
Anxiété
Appareil
Appareil psycho-social
Apparence
A posteriori
Apprentissage
Approprié
A priori
Archétype
Argent
Aristote
Art
Artifice
Artificiel
Aspect

Atome
Attention
Au-delà
Auditeur
Autonomie
Autorégulation
Avenir

B

Bacon
Behaviorisme
Besoin
Bien
Bien-être
Big Bang
Biologie
Biologie évolutive
Boîte noire
Bon
But

C

Cadre logique
Capitaliste
Caractéristique
Causalité physique
Cause
Cause finale
Cellule
Cercle-carré
Changeant
Chaotique
Choix
Circonstances
Civilisation
Classe
Coercition
Cognitivisme

Cohérent
Compétence
Complexe
Comportement
Comportement dirigé par une règle
Comportement inconditionné
Comportement mixte
Comportement opérant
Comportement verbal
Comprendre
Concept
Conceptions de l'Histoire
Concomitant
Condition
Conditionnement opérant
Conduite
Connaissance
Conscience
Conscience réfléchie
Conséquences
Contingences de renforcement
Contingent
Contrainte
Contrôle
Convenu
Coordonnées spatiales
Copernic
Corps
Corrompu
Coulant
Couleur
Création
Criticisme
Croyance
Cube de Necker

Culture	Entité abstraite	Généralisation
	Environnement	Gestion
D	Épigénétique	Guide
	Épiphénomène	
Daltonien	Épistémologie	H
Déduction	Épreuve des faits	
Définition	Espace	Habitude
Dégénéré	Espaces courbes	Hasard
Déroulement	Esprit	Herméneutique
Descartes	Esprit divin	<i>Hic et nunc</i>
Désensibilisation	Essence	Histoire et histoire
Désinence	État	Histoire astronomique
Déterminants	Éthique	Historicisme
Déterminisme	Ethnologie	Hommes
Dessein	Être	Horloge
Dialectique	Évanescent	Hors du temps
Dichotomie	Événement	Humanité
Digestion	Évolution	Hypothèse
Dieu	Exception	
Dilemme	Existence	I
Dimension	Existentialisme	
Direction	Expérience positive	Ici et maintenant
Discordances	Expériences	Idéal
Discrimination	Exposition à	Idéalisme
Dissipation	Extase	Idée
Doctrines	Extension	Identification
Douleur	Extinction	Idéologie
Droit		Idiosyncrasique
Droit naturel	F	Illégal
		Images
E	Facteur	Imaginaire
	Fait	Imagination
Échange	Fatalité	Imité
Écriture	Faux	Immatériel
Économie	Faux-problème	Immortel
Éducation	Fictif	Impénétrable
Effet	Finalité	Inaccessible
Élan vital	Fluide	Inaudible
Émission	Fréquence	Incompatible
Émotion	Foi	Inconditionné
Empirisme	Foie	Inconscient
En acte	Fonction	Incorporel
Énergie	Fondement	Indéfini
En puissance	Force	Indépendance
Ensemble	Forme	Indicible
Ensemble de	Fortuit	Individu
contingences de	Freudien	Induction
renforcement	Futur	Inexistence
Ensemble de propriétés		Inexplicable
qui définit une classe	G	Influence
En soi		Informatique

Infini	Matériau	Objectivité
Infiniment petit	Mathématiques	Objet
Informe	Matière	Objet abstrait
Inné	Mauvais	Occamien
Inodore	Mécanisme	Ontogenèse
Insécable	Médecine	Opérant
Insipide	Médiatisé	Opérationnalisme
Insoluble	Mémoire	Ordre
Instant	Mental	Organe
Institution	Mentalisme	Organisme
Intangible	Métalangage	
Intelligence	Métaphore	
Intelligence artificielle	Métaphysique	P
Intelligible	Méthode scientifique	
Intention	Méthodologie	Panthéisme
Interprétation	Métonymie	Paradoxe
Interrelations	Miraculeux	Parfait
Introspection	Mise entre parenthèses	Parler
Intuition	Modalité	Particulier
Invisible	Mode d'apprentissage	Par soi
	Modèle	Passé
J	Moi	Pavlov
	Molécule	Péché
Je pense	Moment	Pensée
Jugement	Monde	Perception
Juste	Monstrueux	Performance
	Morale	Permanence
K	Mort	Personne
	Mot	Phénomène
Kohler	Moteur	Phénoménologie
	Motivation	Philosophes (liste de)
L	Moyen-terme	Philosophie
	Mythes	Philosophie du non
Langage		Phylogenèse
Laps de temps	N	Physiologie
Légal		Physique
Liberté	Naturalisme	Plaisir
Limite	Nature	Plan
Linguistique	Néant	Planification
Locuteur	Nécessaire	Platon
Logique	Négation	Politique
Loi de la Nature	Neuro-économie	Position
	Neuroscience	Positivisme logique
M	Nihilisme	Pratique
	Nominalisme occamien	Préalable
Mal	Non-être	Prédiction
Malade	Non-science	Prédisposition
Manifestations privées	Normal	Présence
Manque	Norme	Présent
Marchandise		Prêt
Matérialisme	O	Prévisibilité

Prévision	Religion	Structuralisme
Principe	Renforcement	Structure
Principe de parcimonie	Renforcement différé	Subjectivité
Probabilité	Repère	Substance
Problème	Répertoire	Succession
Processus	Répétition	Suffisant
Processus évolutif	Répondant	Sujet
Processus	Réponse	Superficie
intrapyschique	Réponse verbale à deux	Surnaturel
Production	choses en relation	Survie
Profond	fonctionnelle	Synthèse
Progrès	Représentations	Synthétique
Projet	Responsabilité	Système
Propriétés physiques	Rêve	Système agissant
Propos	Révolution scientifique	Système conceptuel
Propositions		Système de
Pseudo-science	S	renforcement
Psychanalyse		Système nerveux
Psychiatrie	Sagesse	Système hypothético-
Psychologie cognitive	Sain	déductif
Psychologie	Saint Augustin	
expérimentale	Satisfaisant	T
Psychologisme	Scepticisme	
Psychophysique	Science des	Tabula rasa
Puissance	contingences de	Technique
Punition	renforcement	Téléologique
	Sciences	Téléonomique
Q	Sciences sociales	Temporalité
	Sélection naturelle	Temps
Qualité	Sélection opérante	Termes de relation
Quantité	Sens	Théologiques
	Sensation	Théorie
R	Sens de l'Histoire	Théorie de la relativité
	Séquence	Théorie de l'évolution
Raison et raison	Signe	Thèse
Rationnel	Signification de l'Histoire	Topographie
Rats	Simulé	Transcendant
Réaction	Singulier	Travail
Réalisme	Skinner	Troc
Réalité	Société	U
Reconstruction	Sociologie	
Réductionnisme	Souffrance	Univers
Référent	Sous-produit	Utile
Réflexe	Souvenir	
Réflexif	Spiritualisme	V
Réflexion	Spontanéité	
Réfutabilité	Stimulus	Valeur
Règle	Stimulus aversif	Valeur de vérité
Règle méthodologique	Stimulus conditionnel	Variable
Régression	Stimulus discriminatif	Variable dépendante
Régularité	Stimulus inconditionnel	Variable indépendante

Vente	Vitalisme	Vrai
Verbe	Vocal	
Vérité	Volontaire	Z
Vertu	Volonté inconsciente	
Vie	Volume	Zéro

Achevé en

Janvier 2022

Édition

Fondation littéraire Fleur de Lys inc.

Adresse électronique

contatc@manuscriptdepot.com

Site internet

www.manuscriptdepot.com

Imprimer sous format numérique au Québec à compter de

Janvier 2022

Qu'est-ce que la philosophie?

LE DOSSIER COMPLET

Ce livre est principalement constitué de six articles que l'auteur a écrits avec l'objectif de les réunir un jour. Ces textes ont été améliorés, complétés et assemblés dans un ordre à peu près identique à celui de leur publication : la philosophie classique, le behaviorisme radical, la philosophie de l'histoire, qu'est-ce que le temps, le naturel et l'artificiel, concept et fonction. Il est un complément à son précédent travail : *Une philosophie scientifique et globale pour aujourd'hui et pour l'avenir*. L'un et l'autre forment une assez courte synthèse de l'ouvrage principal de l'auteur : *Tous les grands problèmes philosophiques sous l'éclairage de la science des contingences de renforcement*, une histoire encyclopédique et critique de la pensée réfléchie de la lointaine Antiquité à nos jours, 1484 p. Ces milliers de pages rendues publiques ces quatre dernières années sont d'une très grande densité en propositions nouvelles, formant un système, cohérent, qui couvre tous les sujets du vaste domaine de la philosophie. Ces propositions ont pour ligne directrice le recours à l'éclairage de la part récente de la biologie qu'est l'analyse expérimentale du comportement afin de reconsidérer les grands problèmes philosophiques et pour faire un examen critique des propositions classiques. Le projet global est ambitieux : aider à comprendre le monde pour, entre autres, éliminer les graves dangers auxquels les hommes actuels sont d'ores et déjà exposés et établir un environnement où ils seront exposés au maximum de renforcements positifs et au minimum de renforcements négatifs...

*

Diplômé du deuxième cycle de la faculté des arts et des sciences de l'Université de Montréal, Jean-Pierre Bacon a été professeur de physique et de mathématiques, au Collège de Montréal. Ses réflexions, étalées sur plus de quarante ans, l'ont ensuite mené à la rédaction d'un ouvrage encyclopédique : ***Tous les grands problèmes philosophiques sous l'éclairage de la science des contingences de renforcement***, une histoire critique de la pensée réfléchie de la lointaine Antiquité à nos jours, la Fondation littéraire Fleur de Lys, 2017, 3 t., 1484 p., gratuit en numérique. Ce travail spécialisé a déjà été téléchargé plusieurs milliers de fois depuis sa parution... Plus récemment, il a écrit l'ouvrage intitulé ***Une philosophie scientifique et globale pour aujourd'hui et pour l'avenir***, la Fondation littéraire Fleur de Lys, 2^e édition, Lévis, 2020, 138 p., gratuit en format numérique.



Depuis 2003

Fondation littéraire Fleur de Lys

Le premier éditeur libraire francophone
sans but lucratif en ligne sur Internet

<http://manuscritdepot.com/>

ISBN 978-2-89612-621-7